

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection1724b : La fausse suivante ou le fourbe puni](#)[CollectionFR. La fausse suivante ou le fourbe puni : éditions et mises en scène françaises](#)[Item1729 : La fausse suivante ou le fourbe puni \(editio princeps\)](#)

1729 : La fausse suivante ou le fourbe puni (editio princeps)

Créateur(s) : [Marivaux, Pierre de \(1688-1763\)](#)

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

144 Fichier(s)

Les mots clés

[Editio princeps](#)

Comment citer cette page

[Marivaux, Pierre de \(1688-1763\)](#)1729 : *La fausse suivante ou le fourbe puni*(editio princeps), 1729

Paola Ranzini, Avignon Université ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle).

Consulté le 03/10/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/SEM/items/show/889>

Métadonnées Dublin Core

DescriptionMarivaux, *La fausse suivante, ou Le fourbe puny*, A Paris, chez Briasson, 1729.

Date[1729](#)

Genre[Théâtre \(Pièce\)](#)

Mots-clésEditio princeps

CouvertureParis

LangueFrançais

Métadonnées DC - édition numérique

Éditeur de la fichePaola Ranzini, Avignon Université ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle)

ContributeurRanzini, Paola (responsable du projet)

Mentions légalesFiche : Paola Ranzini, Avignon Université ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l’Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

Notice créée le 28/06/2019 Dernière modification le 10/08/2025

LA FAUSSE
SUIVANTE,

OU

LE FOURBE PUNY!
COMEDIE

EN TROIS ACTES.

(par M. de Marivaux.)

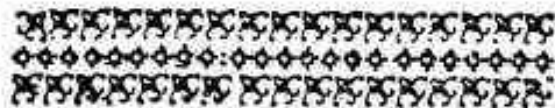
*Représentée pour la première fois,
par les Comédiens Italiens ordi-
naires du Roy, le Samedi 8.
Juillet 1724.*



A PARIS,
Chez BRIASSON, rue saint Jacques ;
à la Science.

M. D C C X X I X.

Avec Approbation & Privilège du Roy.



ACTEURS.

LA COMTESSE.

LELIO.

LE CHEVALIER.

TRIVELIN, Valet du Chevalier.

ARLEQUIN, Valet de Lelio.

FRONTIN, autre Valet du Chevalier.

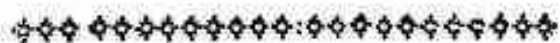
PAYSANS & Paysannes,

DANSEURS & Danseuses.

*La Scene est devant le Chateau
de la Comtesse.*



3
LA FAUSSE
SUIVANTE
OU
LEFOURBE PUNY.
COMEDIE.



ACTE PREMIER
SCENE PREMIERE.
FRONTIN, TRIVELIN.
FRONTIN.



E pense que voilà le Seigneur
Trivelin, c'est lui même. Eh
comment te porte-tu mon cher
amy ?

TRIVELIN.

A merveille, mon cher Frontin, à

A iij

merveille, je n'ai rien perdu des vrais biens que tu me connoissois; santé admirable, & grand appetit : mais toy , que fais-tu à présent, je t'ay vû dans un petit négoce qui t'alloit bien-tôt rendre Citoyen de Paris; l'as-tu quitté ?

FRONTIN.

Je suis culbuté, mon enfant, mais toy-même comment la fortune t'a-t-elle traité depuis que je ne t'ay vû ?

TRIVELIN.

Comme tu sçais qu'elle traite tous les gens de mérite.

FRONTIN,

Cela veut dire très-mal.

TRIVELIN.

Oùi. Je lui ai pourtant une obligation : c'est qu'elle m'a mis dans l'habitude de me passer d'elle ; je ne sens plus ses disgraces , je n'envie point ses faveurs , & cela me suffit ; un homme raisonnable n'en doit pas demander davantage ; je ne suis pas heureux, mais je ne me soucie pas de l'estre. Voilà ma façon de penser.

FRONTIN.

Diantre , je t'ai toujours connu pour un garçon d'esprit , & d'une intrigue admirable , mais je n'autois jamais soupçon-

SUIVANTE.

né que tu deviendrais philosophe ; mal-
peste que tu es avancé , tu méprise déjà
les biens de ce monde.

TRIVELIN.

Doucement mon ami , doucement , ton
admiration me fait rougir ; j'ai peur de
ne la pas mériter , le mépris que je crois
avoir pour les biens , n'est peut être qu'un
beau verbiage , & à te parler confidamment ,
je ne conseillerois encore à personne
de laisser les siens à la discrétion de ma
Philosophie ; j'en prendrois Frontin , je
le sens bien , j'en prendrois à la honte
de mes réflexions. Le cœur de l'homme
est un grand fripon.

FRONTIN.

Hélas , je ne sçaurois nier cette vérité là
sans blesser ma conscience.

TRIVELIN.

Je ne la dirai pas à tout le monde ;
mais je sçais bien que je ne parle pas à
un profane.

FRONTIN.

Eh dis-moy , mon ami , qu'est-ce que c'est
que ce paquet là que tu porte ?

TRIVELIN.

C'est le triste bagage de ton serviteur ;
ce paquet enferme toutes mes possessions.

A iij

On ne peut pas les accuser d'occuper trop de terrain.

TRIVELIN.

Depuis quinze ans que je roule dans le monde, tu sçais combien je me suis tourmenté, combien j'ai fait d'efforts pour arriver à un état fixe ; j'avois entendu dire que les scrupules nuisoient à la fortune, je fis trêve avec les miens, pour n'avoir rien à me reprocher : étoit-il question d'avoir de l'honneur, j'en avois ; falloit il être fourbe, j'en soupinois, mais j'allois mon train. Je me suis vu quelquefois à mon aise ; mais le moyen d'y rester avec le jeu, le vin & les femmes ; comment se mettre à l'abry de ces fléaux là ?

FRONTIN.

Cela est vrai.

TRIVELIN.

Que te dirai-je enfin, tantôt maître ; tantôt valer, toujours prudent, toujours industrieux, ami des fripons par intérêt, ami des honnêtes gens par goût ; traité poliment sous une figure, menacé d'étrivieres sous une autre, changeant à propos de metier, d'habits, de caracteres, de mœurs, risquant beaucoup, réussissant

SUIVANTE. 7

peu, libertin dans le fond, réglé dans la forme, démasqué par les uns, soupçonné par les autres, à la fin équivoque à tout le monde, j'ai tâté de tout, je dois par tout : mes créanciers sont de deux espèces, les uns ne savent pas que je leur dois, les autres le savent & le sauront long-tems. J'ai logé par tout, sur le pavé, chez l'aubergiste, au cabaret, chez le bourgeois, chez l'homme de qualité, chez moy, chez la justice qui m'a souvent recueilli dans mes malheurs, mais ses appartemens son trop tristes, & je n'y ~~trouve que des retraites~~ ; enfin mon ami, après quinze ans de soins, de travaux & de peines, ce malheureux paquet est tout ce qui me reste ; voilà ce que le monde m'a laissé, l'ingrat ! après ce que j'ai fais pour lui, tous les presens ne valent pas une pistole.

FRONTIN.

Ne t'afflige point mon ami, l'article de ton recit qui m'a paru le plus désagréable, ce sont les retraites chez la Justice ; mais ne parlons plus de cela, tu arrive à propos ; j'ai un parti à te proposer, cependant qu'as-tu fait depuis deux ans que je ne t'ai vû, & d'où fors-tu à present ?

A iijj

LA FAUSSE
TRIVELIN.

Primo. Depuis que je ne t'ai vû, je me
suis jetté dans le service.

FRONTIN.

Je t'entens, tu t'est fait soldat : ne se-
rois-tu pas déserteur par hazard ?

TRIVELIN.

Non, mon habit d'ordonnance étoit
une livrée.

FRONTIN.

Fort bien.

TRIVELIN.

Avant que de me réduire tout-à-fait à
cet état humiliant, je commençai à ven-
dre ma garde-robe.

FRONTIN.

Toi, une garde-robe !

TRIVELIN.

Oui, c'étoit trois ou quatre habits que
j'avois trouvé convenables à ma taille
chez les Fripiers, & qui m'avoient servi
à figurer en honnête homme ; je crus de-
voir m'en défaire pour perdre de vûe
tout ce qui pouvoit me rappeler ma gran-
deur passée ; quand on renonce à la va-
nité, il n'en faut pas faire à deux fois,
qu'est-ce que c'est que se ménager des res-
sources, point de quartier, je vendis tout,
ce n'est pas assez, j'allai tout boire.

SUIVANTE
FRONTIN.

9

Fort bien.

TRIVELIN.

Où mon ami, j'eus le courage de faire deux ou trois débauches salutaires qui me vuiderent ma bourse, & me garantirent ma persévérance dans la condition que j'allois embrasser ; de sorte que j'avois le plaisir de penser en m'enivrant, que c'étoit la raison qui me versoit à boire. Quel nectar ! ensuite un beau matin je me trouvai sans un sol ; comme j'avois besoin d'un prompt secours, & qu'il n'y avoit point de tems à perdre, un de mes amis que je rencontrai me proposa de me mener chez un honnête particulier qui étoit marié, & qui passoit sa vie à étudier des langues mortes : cela me convenoit assez, car j'ai de l'étude ; je restai donc chez lui, là je n'entendis parler que de sciences, & je remarquai que mon Maître étoit épris de passion pour certains Quidans qu'il appelloit des anciens, & qu'il avoit une souveraine antipathie pour d'autres qu'il appelloit des modernes ; je me fis expliquer tout cela.

FRONTIN.

Et qu'est-ce que c'est que les anciens & les modernes ?

LA FAUSSE
TRIVELIN.

Des anciens; attends, il y en a un dont
je sçais le nom, & qui est le Capitaine
de la bande; c'est comme qui te diroit un
Homere. Connois-tu cela?

FRONTIN.

Non.

TRIVELIN.

C'est dommage, car c'étoit un hom-
me qui parloit bien Grec.

FRONTIN.

Il n'étoit donc pas François cet homme
là ?

TRIVELIN.

Oh que non, je pense qu'il étoit de
Quebec, quelque part dans cette Egypte,
& qu'il vivoit du tems du Déluge; nous
avons encore de lui de fort belles Satires,
& mon Maître l'aimoit beaucoup, lui
& tous les honnêtes gens de son tems,
comme Virgile, Neron, Plutarque, Uli-
se & Diogene.

FRONTIN.

Je n'ai jamais entendu parler de cette
race là, mais voilà de vilains noms.

TRIVELIN.

De vilains noms! c'est que tu n'y est
pas accoutumé: sçais-tu bien qu'il y a

SUIVANTE. 11

plus d'esprit dans ces noms-là que dans le Royaume de France ?

FRONTIN.

Je le crois. Et que veulent dire les modernes ?

TRIVELIN.

Tu m'écarte de mon sujet , mais n'importe ; les modernes c'est comme qui diroit toi par exemple.

FRONTIN.

Ho ho , je suis un moderne , moi.

TRIVELIN.

Oùi vraiment tu es un moderne , & des plus modernes ; il n'y a que l'enfant qui vient de naître qui l'est plus que toi , car il ne fait que d'arriver.

FRONTIN.

Eh pourquoi ton Maître nous haït , soit il ?

TRIVELIN.

Parce qu'il vouloit qu'on eût quatre mille ans sur la tête pour valoir quelque chose ; oh moi pour gagner son amitié , je me mis à admirer tout ce qui me paroïsoit ancien , j'aimois les vieux meubles , je louïois les vieilles modes , les vieilles especes , les Médailles , les Lunettes , je me coëffois chez les crieuses de vieux chapeaux , je n'avois commerce qu'avec des

12 LA FAUSSE

vieillards, il étoit charmé de mes inclinations, j'avois la clef de la cave où logeoit un certain vin vieux qu'il appelloit son vin grec, il m'en donnoit quelquefois, & j'en détournois aussi quelques bouteilles, par amour loüable pour tout ce qui étoit vieux, non que je négligeasse le vin nouveau; je n'en demandois point d'autre à la femme, qui vraiment estimoit bien autrement les modernes que les anciens, & par complaisance pour son goût, j'en emplissois aussi quelques bouteilles, sans lui en faire ma cour.

FRONTIN.

A merveille !

TRIVELIN.

Qui n'auroit pas crû que cette conduite auroit dû me concilier ces deux esprits: point du tout. Ils s'apperçurent du ménagement judicieux que j'avois pour chacun d'eux, ils m'en firent un crime; le mari crut les anciens insultés par la quantité de vin nouveau que j'avois bû, il m'en fit mauvaise mine; la femme me chicanna sur le vin vieux; j'eus beau m'excuser, les gens de partis n'entendent point raison, il fallut les quitter, pour avoir voulu me partager entre les anciens & les modernes. Avois je tort ?

SUIVANTE. 15
FRONTIN.

Non, tu avois observé toutes les règles de la prudence humaine ; mais je ne puis en écouter davantage, je dois aller coucher ce soir à Paris où l'on m'envoie, & je cherchois quelqu'un qui tint ma place auprès de mon Maître pendant mon absence, veux-tu que je te présente ?

TRIVELIN.

Oüyda. Et qu'est-ce que c'est que ton Maître, fait-il bonne chère, car dans l'état où je suis, j'ai besoin d'une bonne cuisine ?

FRONTIN.

Tu seras content, tu serviras la meilleure fille.

TRIVELIN.

Pourquoi donc l'appelle-tu ton Maître ?

FRONTIN.

Ah foin de moi, je ne sçais ce que je dis, je rêve à autre chose.

TRIVELIN.

Tu me trompe, Frontin.

FRONTIN.

Ma foi ouï, Trivelin, c'est une fille habillée en homme dont il s'agit, je voulois te le cacher, mais la vérité m'est échappée, & je me suis blousé comme un sot, sois discret, je te prie.

LA FAUSSE
TRIVELIN.

Je le suis dès le berceau. C'est donc une intrigue que vous conduisez tous deux ici cette fille-là & toi ?

FRONTIN, *à part.*

Oùï. Cachons-lui son rang. . . Mais la voilà qui vient, retire-toi à l'écart, afin que je lui parle.

TRIVELIN *se retire & s'éloigne.*



S C E N E II.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

EH bien, m'avez-vous trouvé un Domestique ?

FRONTIN.

Oùï, Mademoiselle, j'ai rencontré....

LE CHEVALIER.

Vous m'impatientez avec votre Demoiselle, ne sçauriez-vous m'appeller Monsieur.

FRONTIN.

Je vous demande pardon, Mademoi-

SUIVANTE. 15

selle . . . je veux dire Monsieur, j'ai trouvé un de mes amis qui est fort brave garçon, il sort actuellement de chez un Bourgeois de campagne qui vient de mourir, & il est là qui attend que je l'appelle pour offrir ses respects.

LE CHEVALIER.

Vous n'avez peut-être pas eû l'imprudence de lui dire qui j'étois.

FRONTIN.

Ah Monsieur, mettez-vous l'esprit en repos, je sçais garder un secret. *Bas.* Pourvu qu'il ne m'échape pas. Souhaitez-vous que mon ami s'approche.

LE CHEVALIER.

Je le veux bien, mais partez sur le champ pour Paris.

FRONTIN.

Je n'attends que vos dépêches.

LE CHEVALIER.

Je ne trouve point à propos de vous en donner, vous pourriez les perdre, ma sœur à qui je les adresserois pourroit les égarer aussi, & il n'est pas besoin que mon ayanture soit sçûe de tout le monde; voici votre Commission, écoutez-moi. Vous direz à ma sœur, qu'elle ne soit point en peine de moi, qu'à la dernière partie de Bal où mes amies m'amèneront dans le

déguisement où me voilà , le hazard me fit connoître le Gentilhomme que je n'avois jamais vû , qu'on disoit être encore en Province , & qui est ce Lelio avec qui par lettres le mari de ma sœur a presque arrêté mon mariage : que surprise de le trouver à Paris sans que nous le scussions, & le voyant avec une Dame , je résolus sur le champ de profiter de mon déguisement pour me mettre au fait de l'état de son cœur & de son caractère : qu'enfin nous liâmes amitié ensemble aussi promptement que des Cavaliers peuvent le faire, & qu'il m'engagea à le suivre le lendemain à une partie de Campagne chez la Dame avec qui il étoit , & qu'un de ses parens accompagnoit ; que nous y sommes actuellement , que j'ai déjà découvert des choses qui méritent que je les suive avant que de me déterminer à épouser Lelio : que je n'aurai jamais d'intérêt plus sérieux. Partez , ne perdez point de tems ; faites venir ce Domestique que vous avez arrêté , dans un instant j'irai voir si vous êtes parti. *Seule* Je regarde le moment où j'ai connu Lelio comme une-faveur du Ciel , dont je veux profiter , puisque je suis maîtresse & que je ne dépens plus de personne ; l'aventure où je me suis mise ne
surprendra

SUIVANTE: 17

surprendra point ma sœur, elle sçait la singularité de mes sentimens, j'ai du bien, il s'agit de le donner avec ma main & mon cœur, ce sont de grands presens, & je veux sçavoir à qui je les donne.

FRONTIN, à Trivelin.

Le voilà, Monsieur. Garde-moi le secret.

TRIVELIN.

Je te le rendrai mot pour mot comme tu me l'as donné, quand tu voudras.



SCENE III.

LE CHEVALIER, TRIVELIN.

LE CHEVALIER.

A Pprochez, comment vous appelez-vous ?

TRIVELIN.

Comme vous voudrez, Monsieur ; Bourguignon, Champagne, Poitevin, Picard, tout cela n'est indifférent, le nom sous lequel j'aurai l'honneur de vous servir, fera toujours le plus beau nom du monde.

B

LA FAUSSE
LE CHEVALIER.

Sans compliment ; quel est le tien à toi ?

TRIVELIN.

Je vous avoue que je ferois quelque difficulté de le dire, parce que dans ma famille je suis le premier du nom qui n'ait pas disposé de la couleur de son habit ; mais peut-on porter rien de plus galand que vos couleurs, il me tarde d'en être châté sur toutes les coutures.

LE CHEVALIER, *à part.*

Qu'est ce que c'est que ce langage-là ? il m'inquiette.

TRIVELIN.

Cependant, Monsieur, j'aurai l'honneur de vous dire que je m'appelle Trivelin, c'est un nom que j'ai reçu de pere en fils très-correctement, & dans la dernière filiation, & de tous les Trivelins qui furent jamais, votre serviteur, en ce moment s'estime le plus heureux de tous.

LE CHEVALIER.

Laissez-là vos politesses, un Maître ne demande à son Valet que de l'attention dans ce qu'il l'emploie.

TRIVELIN.

Son Valet, le terme est dur, il frappe mes oreilles d'un son disgracieux ; ne puis-

SUIVANTE. 19

gera-t'on jamais le discours de tous ces
noms odieux ?

LE CHEVALIER.

La délicatesse est singulière ?

TRIVELIN.

De grace , ajustons-nous , convenon-
s d'une formule plus douce.

LE CHEVALIER , *à part.*

Il se moque de moi. Vous riez, je
pense.

TRIVELIN.

C'est la joye que j'ai d'être à vous , qui
l'emporte sur la petite mortification que
je viens d'essuyer.

LE CHEVALIER.

Je vous avertis moi , que je vous ren-
voye , & que vous ne m'êtes bon à rien.

TRIVELIN.

Je ne vous suis bon à rien ; ah, ce que
vous dites là ne peut pas être sérieux.

LE CHEVALIER.

A part. Cet homme là est un extrava-
gant. *A Trivelin.* Retirez vous.

TRIVELIN.

Non , vous m'avez piqué , je ne vous
quitterai point , que vous ne soyez con-
venu avec moi , que je vous suis bon à
quelque chose.

Bij

LA FAUSSE
LE CHEVALIER.

Retirez vous, vous dis je.

TRIVELIN.

Où vous attendrai-je ?

LE CHEVALIER.

Nulle part.

TRIVELIN.

Ne badinons point, le tems se passe, &
nous ne décidons rien.

LE CHEVALIER.

Sçavez vous bien mon ami que vous
risquez beaucoup.

TRIVELIN.

Je n'ai pourtant qu'un écu à perdre.

LE CHEVALIER.

Ce coquin là m'embarasse. *Il fait com-
me s'il s'en alloit.* Il faut que je m'en aille.
A Trivelin. Tu me fais ?

TRIVELIN.

Vraiment oui, je soutiens mon caractè-
re : ne vous ai-je pas dit que j'étois opi-
niâtre.

LE CHEVALIER.

Insolent !

TRIVELIN.

Cruel !

LE CHEVALIER.

Comment cruel !

SUIVANTE. 21

TRIVELIN.

Oùï cruel , c'est un reproche rendre
que je vous fais ; continuez, vous n'y êtes
pas , j'en viendrai jusqu'aux soupirs , vos
rigueurs me l'annoncent.

LE CHEVALIER.

Je ne sçais plus que penser de tout ce
qu'il me dit.

TRIVELIN.

Ah , ah , ah , vous revez mon Cavalier,
vous deliberez, votre ron baisse, vous de-
venez traitable, & nous nous accommo-
derons, je le vois bien, la passion que j'ai
de vous servir est sans quartier, premie-
rement cela est dans mon sang, je ne sçau-
rois me corriger.

LE CHEVALIER, *mettant la main sur
la garde de son Epée.*

Il me prend envie de te traiter comme
tu le mérites.

TRIVELIN.

Fy, ne gesticulez point de cette manie-
re là, ce geste là n'est point de votre com-
petence, laissez là cet arme qui vous est
étrangere, votre œil est plus redoutable
que ce fer inutile qui vous pend au côté,

LE CHEVALIER.

Ah ! je suis trahie !

LA FAUSSE
TRIVELIN.

Masque, venons au fait, je vous con-
ncis.

LE CHEVALIER.

Toi ?

TRIVELIN.

Oùi, Frontin vous connoissoit pour nous
deux.

LE CHEVALIER.

Le coquin ! & t'a-t'il dit qui j'étois ?

TRIVELIN.

Il m'a dit que vous étiez une fille, &
voilà tout, & moi je l'ai crû, car je ne
chicane sur la qualité de personne.

LE CHEVALIER.

Puisqu'il m'a trahie, il vaut autant que
je t'instruise du reste.

TRIVELIN.

Voyons, pourquoi êtes-vous dans cet
équipage-là ?

LE CHEVALIER.

Ce n'est point pour faire du mal.

TRIVELIN.

Je le crois bien, si c'étoit pour cela vous
ne déguiserez pas votre sexe, ce seroit
perdre vos commoditez.

LE CHEVALIER.

A part. Il faut le tromper. *A Trivelin.*
Je t'avouë que j'avois envie de te cacher

SUIVANTE. 23

la vérité, parce que mon déguisement regarde une Dame de condition, ma Maîtresse, qui a des vûes sur un Monsieur Lelio que tu verras, & qu'elle voudroit détacher d'une inclination qu'il a pour une Comtesse à qui appartient ce Château.

TRIVELIN.

Eh, quelle espece de commission vous donne-t'elle auprès de ce Lelio ! l'emploi me paroît gaillard, soubrette de mon ame.

LE CHEVALIER.

Point du tout, ma charge sous cet habit-ci, est d'attaquer le cœur de la Comtesse; je puis passer comme tu vois pour un assez joli Cavalier, & j'ai déjà vu les yeux de la Comtesse s'arrêter plus d'une fois sur moi; si elle vient à m'aimer, je la ferai rompre avec Lelio, il reviendra à Paris, on lui proposera ma Maîtresse qui y est, elle est aimable, il la connoît, & les nœces seront bientôt faites.

TRIVELIN.

Parlons à présent à rets de chaussée, as-tu le cœur libre ?

LE CHEVALIER.

Où.

TRIVELIN.

Et moi aussi, ainsi de compte arrêté;

24 LA FAUSSE
cela fait deux cœurs libres, n'est-ce pas ?

LE CHEVALIER.

Sans doute.

TRIVELIN.

Ergo, je conclus que nos deux cœurs
soient désormais camarades.

LE CHEVALIER.

Bon.

TRIVELIN.

Et je conclus encore toujours aussi ju-
dicieusement, que deux amis devant s'o-
bliger en tout ce qu'ils peuvent, tu m'a-
vance deux mois de récompense sur l'ex-
acte discrétion que je promets d'avoir,
je ne parle point du service domestique
que je te rendrai, sur cet article, c'est à
l'amour à me payer mes gages.

LE CHEVALIER.

lui donnant de l'argent.

Tiens voilà déjà six louis d'or d'avance
pour ta discrétion, & en voilà déjà
trois pour tes services.

TRIVELIN, *d'un air indifférent.*

J'ai assez de cœur pour refuser ces trois
derniers louis là, mais donne, la main qui
me les présente, écoute-dis ma générosité.

LE CHEVALIER.

Voici Monsieur Lelio, retire-toi, & vas-
t'en

SUIVANTE. 25

c'en m'attendre à la porte de ce Château
où nous logeons.

TRIVELIN.

Souviens-toi ma friponne à ton tour
que je suis ton Valet sur la scène, & ton
Amant dans les coulisses; tu me donneras
des ordres en public, & des sentimens
dans le tête à tête.

*Il se retire en arriere quand Lelio entre
avec Arlequin. Les Valets se rencontrans
se saluent.*



SCENE IV.

LELIO, LE CHEVALIER,
ARLEQUIN, TRIVELIN,
derriere leurs Maîtres.

LELIO, *vient d'un air rêveur.*

LE CHEVALIER.

LE voilà plongé dans une grande rê-
verie.

ARLEQUIN, *à Trivelin derriere eux.*
Vous m'avez l'air d'un bon vivant.

C

LA FAUSSE
TRIVELIN.

Mon air ne vous ment pas d'un mot,
& vous êtes fort bon phisionomiste.

LELIO, *se retournant vers Arlequin,
& appercevant le Chevalier.*

Arlequin. . . Ah Chevalier je vous
cherchois.

LE CHEVALIER.

Qu'avez vous Lelio ? je vous vois enve-
lopé dans une distraction qui m'inquiete.

LELIO.

Je vous dirai ce que c'est. *A Arlequin.*
Arlequin n'oublie pas d'avertir les Musi-
ciens de se rendre ici-rantôt.

ARLEQUIN.

Oùi Monsieur. *A Trivelin.* Allons boi-
re pour faire aller notre amitié plus vite.

TRIVELIN.

Allons, la recette est bonne, j'aime as-
sez votre manière de hâter le cœur.





SCENE V.

LELIO, LE CHEVALIER.

E H bien mon cher, de quoi s'agit-il,
qu'avez-vous, puis-je vous être utile
à quelque chose ?

LELIO.

Très utile.

LE CHEVALIER.

Parlez.

LELIO.

Etes-vous mon ami ?

LE CHEVALIER.

Vous méritez que je vous dise non ;
puisque vous ne faites cette question-là.

LELIO.

Ne te fâches point Chevalier, ta viva-
cité m'oblige, mais passe-moi cette ques-
tion-là, j'en ai encore une à te faire.

LE CHEVALIER.

Voyons.

LELIO.

Est-tu scrupuleux ?

C ij

LA FAUSSE
LE CHEVALIER.

Je le suis raisonnablement.

LELIO.

Voilà ce qu'il me faut, tu n'as pas un honneur mal entendu sur une infinité de bagatelles qui arrêtent les sots.

LE CHEVALIER, *à part.*

Fy, voilà un vilain début.

LELIO.

Par exemple, un Amant qui dupe sa Maîtresse pour se débarrasser d'elle, en est-il moins honnête homme, à ton gré.

LE CHEVALIER.

Quoi, il ne s'agit que de tromper une femme ?

LELIO.

Non vraiment.

LE CHEVALIER.

De lui faire une perfidie.

LELIO.

Rien que cela.

LE CHEVALIER.

Je croyois pour le moins que tu voulois mettre le feu à une Ville. Eh comment donc trahir une femme, c'est avoir une action glorieuse pardevers soi.

LELIO, *guai.*

Oh parbleu, puisque tu le prends sur ce ton-là, je te dirai que je n'ai rien à me

SUIVANTE. 29

reprocher , & sans vanité tu vois un homme couvert de gloire.

LE CHEVALIER , étonné & comme charmé.

Toi mon ami ? ah je te prie donne-moi le plaisir de te regarder à mon aise ; laisse-moi contempler un homme chargé de crimes si honorables ! Ah petit traître, vous êtes bienheureux d'avoir de si brillantes indignitez sur votre compte.

LE L I O , riant.

Tu me charme de penser ainsi , viens que je t'embrasse, ma foi à ton tour tu m'as tout l'air d'avoir été l'écuëil de bien des cœurs ; fripon , combien de réputation as-tu blessé à mort dans ta vie , combien as-tu désespéré d'Ariannes, dis ?

LE CHEVALIER.

Hélas , tu te trompes , je ne connois point d'aventures plus communes que les miennes ; j'ai toujours eû le malheur de ne trouver que des femmes très-sages.

LE L I O.

Tu n'as trouvé que des femmes très-sages , où diantre t'est-tu donc fouré , tu as fait là des découvertes bien singulieres : après cela , qu'est-ce que ces femmes-là gagnent à être si sages, il n'en est ni plus ni moins ; sommes-nous heureux , nous

Cijj

30 LA FAUSSE

le disons, ne le sommes-nous pas, nous mentons, cela revient au même pour elles, quant à moi ; j'ai toujours dit plus de vérité que de mensonges.

LE CHEVALIER.

Tu traites ces matières-là avec une légèreté qui m'enchanter.

LELIO.

Revenons à mes affaires, quelque jour je te dirai de mes espiègleries, qui te feront rire. Tu es un cadet de maison, & par conséquent tu n'es pas extrêmement riche.

LE CHEVALIER.

C'est raisonner juste.

LELIO.

Tu es beau & bien fait, devines à quel dessein je t'ai engagé à nous suivre avec tous tes agréments, c'est pour te prier de vouloir bien faire ta fortune.

LE CHEVALIER.

J'exauce ta prière. A présent dis-moi la fortune que je vais faire.

LELIO.

Il s'agit de te faire aimer de la Comtesse, & d'arriver à la conquête de sa main par celle de son cœur.

SUIVANTE. 31.
LE CHEVALIER.

Eu badine, ne sçais-je pas que tu l'aimes, la Comtesse ?

LELIO.

Non, je l'aimois ces jours passez, mais j'ai trouvé à propos de ne plus l'aimer.

LE CHEVALIER.

Quoi, lorsque tu as pris de l'amour, & que tu n'en veux plus, il s'en retourne comme cela sans plus de façon, tu lui dis, va-t'en, & il s'en va ! mais mon ami tu as un cœur impayable !

LELIO.

En fait d'amour, j'en fais assez ce que je veux ; j'aimois la Comtesse parce qu'elle est aimable ; je devois l'épouser parce qu'elle est riche, & que je n'avois rien de mieux à faire ; mais dernièrement pendant que j'étois à ma Terre, on m'a proposé en mariage une Demoiselle de Paris que je ne connois point, & qui me donne douze mille livres de rente ; la Comtesse n'en a que six, j'ai donc calculé que six valaient moins que douze ; oh l'amour que j'avois pour elle, pouvoit-il honnêtement tenir bon contre un calcul si raisonnable ; cela auroit été ridicule, six doivent reculer devant douze, n'est-il pas vrai ; tu ne me réponds rien.

Ciij

LA FAUSSE
LE CHEVALIER.

Eh, que diantre veux-tu que je réponde à une règle d'arithmétique, il n'y a qu'à sçavoir compter pour voir que tu as raison.

LELIO.

C'est cela même.

LE CHEVALIER.

Mais qu'est-ce qui t'embarasse là-dedans ? faut-il tant de cérémonie pour quitter la Comtesse. Il s'agit d'être infidèle, d'aller la trouver, de lui porter ton calcul, de lui dire ; Madame, comptez vous-même, voyez si je me trompe, voilà tout ; peut-être qu'elle pleurera, qu'elle maudira l'arithmétique, qu'elle te traitera d'indigne, de perfide ; cela pourroit arrêter un poltron, mais un brave homme comme toi, au-dessus des bagatelles de l'honneur, ce bruit-là l'amuse, il écoute, s'excuse négligemment, & se retire en faisant une révérence très profonde en Cavalier poli, qui sçait avec quel respect il doit recevoir en pareil cas, les titres de fourbe & d'ingrat.

LELIO.

Oh, parbleu de ces titres-là j'en suis fourni, & je sçais faire la révérence ; Madame la Comtesse auroit déjà reçu la mienne.

SUIVANTE. 33

ne, s'il ne tenoit plus qu'à cette politesse-là, mais il y a une petite épine qui m'arrête ; c'est que pour achever l'achat que j'ai fait d'une nouvelle Terre, il y a quelque tems, Madame la Comtesse m'a prêté dix mille écus, dont elle a mon biller.

LE CHEVALIER.

Ah tu as raison, c'est une autre affaire ; je ne sçache point de réverence qui puisse acquitter ce biller là ; le titre de débiteur est bien sérieux, vois-tu ; celui d'infidèle n'expose qu'à des reproches, l'autre à des assignations ; cela est différent, & je n'ai point de recette pour ton mal.

LE LIO.

Patience, Madame la Comtesse croit qu'elle va m'épouser, elle n'attend plus que l'arrivée de son frere, & outre la somme de dix mille écus dont elle a mon biller, nous avons encore fait antérieurement à cela, un dédit entr'elle & moi de la même somme, si c'est moi qui romps avec elle, je lui devrai le biller & le dédit, & je voudrois bien ne payer ni l'un ni l'autre, m'entens-tu ?

LE CHEVALIER.

Ah l'honnête homme ! oùi je commence à te comprendre : voici ce que c'est : si je donne de l'amour à la Comtesse, tu crois

34 LA FAUSSE

qu'elle aimera mieux payer le dédit en te rendant ton billet de dix mille écus, que de t'épouser, de façon que tu gagneras dix mille écus avec elle ; n'est-ce pas cela ?

L E L I O.

Tu entre, on ne peut pas mieux, dans mes idées.

LE CHEVALIER.

Elles sont très-ingenieuses, très lucratives, & dignes de couronner ce que tu appelle tes espiègleries ; en effet, l'honneur que tu as fait à la Comtesse en soupirant pour elle, vaut dix mille écus comme un sol.

L E L I O.

Elle n'en donneroit pas cela, si je m'en ferois à son estimation.

LE CHEVALIER.

Mais crois-tu que je puisse surprendre le cœur de la Comtesse ?

L E L I O.

Je n'en doute pas.

LE CHEVALIER, *à part.*

Je n'ai pas lieu d'en douter non plus.

L E L I O.

Je me suis apperçu qu'elle aime ta compagnie, elle te loue souvent, te trouve de l'esprit, il n'y a qu'à suivre cela.

SUIVANTÉ. 35
LE CHEVALIER.

Je n'ai pas une grande vocation pour ce mariage là.

LELIO.

Pourquoi ?

LE CHEVALIER.

Par mille raisons , parce que je ne pourrai jamais avoir de l'amour pour la Comtesse ; si elle ne vouloit que de l'amitié , je serois à son service ; mais n'importe.

LELIO.

Eh , qui est-ce qui te prie d'avoir de l'amour pour elle ? Est-il besoin d'aimer sa femme , si tu ne l'aime pas , rampis pour elle , ce sont ses affaires , & non pas les tiennes.

LE CHEVALIER.

Bon , mais je croyois qu'il falloit aimer sa femme , fondé sur ce qu'on vivoit mal avec elle , quand on ne l'aimoit pas.

LELIO.

Eh , tant mieux , quand on vit mal avec elle , cela vous dispense de la voir , c'est autant de gagné.

LE CHEVALIER.

Voilà qui est fait , me voilà prêt à exécuter ce que tu souhaitte , si j'épouse la Comtesse , j'irai me fortifier avec le brave Lelio dans le dédain qu'on doit à son épouse.

Je t'en donnerai un vigoureux exemple, je t'en assure : crois tu par exemple, que j'aimerai la Demoiselle de Paris, moi ? une quinzaine de jours tout au plus, après quoi, je croi que j'en serai bien las.

LE CHEVALIER.

Eh, donne-lui le mois tout entier à cette pauvre femme, à cause de ses douze mille livres de rente.

LELIO.

Tant que le cœur m'en dira.

LE CHEVALIER.

Ta-t'on dit qu'elle fut jolie ?

LELIO.

On m'écrit qu'elle est belle, mais de l'humour dont je suis, cela ne l'avance pas de beaucoup, si elle n'est pas laide, elle le deviendra, puisqu'elle sera ma femme, cela ne peut pas lui manquer.

LE CHEVALIER.

Mais dis-moi, une femme se dépite quelquefois.

LELIO.

En ce cas là, j'ai une Terre écartée qui est le plus beau désert du monde, où Madame iroit calmer son esprit de vengeance.

LE CHEVALIER.

Oh, dès que tu as un désert, à la bonne

SUIVANTE.

37

heure, voilà son affaire ; diantre , l'ame se
tranquillise beaucoup dans une solitude ,
on y jouit d'une certaine mélancolie , d'u-
ne douce tristesse , d'un repos de toutes les
couleurs , elle n'aura qu'à choisir.

L E L I O.

Elle sera la maîtresse.

LE CHEVALIER.

L'heureux temperament ! mais j'aper-
çois la Comtesse : je te recommande une
chose ; feint toujours de l'aimer , si tu te
montrerois inconstant , cela interesserait sa
vanité , elle courroit après toi , & me lais-
seroit là.

L E L I O , dit.

Je me gouvernerai bien , je vais au de-
vant d'elle. *Il va au-devant de la Comtesse
qui ne paroît pas encore , & pendant qu'il
y va ,*

LE CHEVALIER , dit.

Si j'avois épousé le Seigneur Lelio , je
serois tombée en de bonnes mains ; don-
ner douze mille livres de rente pour ache-
ter le séjour d'un desert ; oh vous êtes trop
cher Monsieur Lelio , & j'aurai mieux que
cela au même prix ; mais puisque je suis
en train , continuons pour me divertir , &
punir ce fourbe là , & pour en débarrasser
la Comtesse.

LELIO, *à la Comtesse en entrant.*

J'attendois nos Musiciens, Madame ;
& je cours les presser moi-même, je vous
laisse avec le Chevalier, il veut nous quit-
ter, son séjour ici l'embarasse, je crois
qu'il vous craint, cela est de bon sens, & je
ne m'en inquiète point, je vous connois,
mais il est mon ami, notre amitié doit du-
rer plus d'un jour, & il faut bien qu'il se
fasse au danger de vous voir, je vous prie
de le rendre plus raisonnable, je reviens
dans l'instant.



SCENE VI.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

QUoi, Chevalier, vous prenez de pa-
reils prétextes pour nous quitter ? si
vous nous disiez les véritables raisons qui
pressent votre retour à Paris, on ne vous
retiendrait peut-être pas.

LE CHEVALIER.

Mes véritables raisons, Comtesse, ma
foi Lelio vous les a dites.

SUIVANTE.

39

LA COMTESSE.

Comment ? que vous vous défiez de votre cœur auprès de moi.

LE CHEVALIER.

Moi, m'en défier, je m'y prendrais un peu tard ; est-ce que vous m'en avez donné le tems ? non, Madame, le mal est fait, il ne s'agit plus que d'en arrêter le progrès.

LA COMTESSE, *riant*.

En vérité Chevalier, vous êtes bien à plaindre, & je ne sçavois pas que j'étais si dangereuse.

LE CHEVALIER.

Oh que si, je ne vous dis rien là dont tous les jours votre miroir ne vous accuse d'être capable ; il doit vous avoir dit que vous aviez des yeux qui violeroient l'hospitalité avec moi, si vous m'amenez ici.

LA COMTESSE.

Mon miroir ne me flatte pas, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Parbleu je l'en défie, il ne vous prêterait jamais rien, la nature y a mis bon ordre, & c'est elle qui vous a flattée.

LA COMTESSE.

Je ne vois point que ce soit avec tant d'excès.

LA FAUSSE.
LE CHEVALIER.

Comtesse, vous m'obligeriez beaucoup de me donner votre façon de voir; car avec la mienne, il n'y a pas moyen de vous rendre justice.

LA COMTESSE, *riant.*
Vous êtes bien galant.

LE CHEVALIER.

Ah, je suis mieux que cela, ce ne seroit là qu'une bagatelle.

LA COMTESSE.

Cependant ne vous gênez point, Chevalier, quelque inclination sans doute vous rappelle à Paris, & vous vous ennuiriez avec nous.

LE CHEVALIER.

Non, je n'ai point d'inclination à Paris, si vous n'y venez pas, *il lui prend la main*; à l'égard de l'ennui, si vous sçaviez l'art de m'en donner auprès de vous, ne me l'épargnez pas, Comtesse, c'est un vrai présent que vous me ferez, ce sera même une bonté; mais cela vous passe, & vous ne donnez que de l'amour: voilà tout ce que vous sçavez faire.

LA COMTESSE.

Je le fais assez mal.

SCENE

SUIVANTE. 41



SCENE VII.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER,
LELIO, &c.

LELIO.

Nous ne pouvons avoir notre diver-
tissement que tantôt, Madame,
mais en revanche voici une nèce de Vil-
lage dont tous les Acteurs viennent pour
vous divertir. *Au Chevalier.* Ton Valet
& le mien sont à la tête, & mènent le
branle.

DIVERTISSEMENT.

LE CHANTEUR.

Chantons tous l'agritable emplette
Que Lucas a fait de Colette,
Qu'il est heureux ce garçon là !
J'aimerois bien le mariage
Sans un petit défaut qu'il a.
Par lui la fille la plus sage,

D

Zeste vous vient entre les bras,
 Et boute, & garre, allons courage,
 Rien n'est si biau que le traca
 Des fins premiers jours du ménage,
 Mais morgué ça ne dure pas
 Le cœur vous faille, & c'est dommage.

UN PAYSAN.

Què dis-tu gente Mathurine,
 De cette nôce que tu vois;
 Tagace t'elle un peu pour moi
 Il me semble voir à ra mine
 Que tu sens un je ne sçai quoi.
 L'ami Lucas & la cousine,
 Rirons tant qu'ils pourront tous deux
 En se gaussant des médiseux;
 Dis la vérité Mathurine,
 Ne ferois-tu pas bien comme eux?

MATHURINE.

Voyez le biau discours à faire
 De demander en pareil cas,
 Que fais-tu, que ne fais-tu pas?
 Eh Colin, sans tant de mystère
 Marions-nous, tu le sçauras:
 A présent si j'étois sincère
 Je vais souvent dans le valon,
 Tu m'y suivrois m. lin garçon
 On n'y trouve point de Notaire
 Mais on y trouve du gazon.

SUIVANTE.

43

ON DANSE.

BRANLE.

Que l'on dise tout ce qu'on voudra
Tout cy, tout ça
Je veux tâter du mariage
En arrive ce qui pourra
Tout cy, tout ça.
Par la sangüé j'ons bon courage
Ce courage, dit-on s'en va
Tout cy, tout ça.
Morguenne il faut voir cela,
Ma Claudine un jour me conta
Tout cy, tout ça.
Que sa mere en courroux contre elle
Lui défendoit qu'elle m'aima,
Tout cy, tout ça.
Mais aussi-tôt me dit la belle,
Entrons dans ce boccage là,
Tout cy, tout ça.
Nous verrons ce qu'il en sera ?

¶
Quand elle y fut elle chanta,
Tout cy, tout ça
Berger dis moi que ton cœur m'aime
Et le mien aussi te dira
Tout cy, tout ça

Dij

44 LA FAUSSE
Combien son amour est extrême
Après elle me regarda
Tout cy, tout ça,
D'un doux regard qui m'acheva.

Mon cœur à son tour lui chanta
Tout cy, tout ça,
Une chanson qui fut si tendre,
Que cent fois elle soupira
Tout cy, tout ça
Du plaisir qu'elle eût de m'entendre.
Ma Chanson tant recommença
Tout cy, tout ça
Tant qu'enfin la voix me manqua.

Fin du premier Acte.





ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

TRIVELIN, *seul.*

ME voici comme de moitié dans une intrigue assez douce, & d'un assez bon rapport, car il m'en raviens déjà de l'argent & une Maîtresse; ce beau commencement là promet encore une plus belle fin: or, moi qui suis un habile homme, est-il naturel que je reste ici les bras croisez, ne ferai-je rien qui hâte le succès du projet de ma chere suivante? Si je disois au Seigneur Lelio que le cœur de la Comtesse commence à capituler pour le Chevalier, il se dépiteroit plus vite, & partirait pour Paris où on l'attend, je lui ai déjà rémoigné que je souhaiterois avoir l'honneur de lui parler; mais le voilà qui

46 LA FAUSSE
s'entretient avec la Comtesse , attendons
qu'il ait fait avec elle.



SCENE II.

LELIO , LA COMTESSE. *Ils entrent
tous deux comme continuant de se parler.*

LA COMTESSE.

N On , Monsieur , je ne vous comprends point , vous liez amitié avec le Chevalier , vous me l'amenez , & vous voulez ensuite que je lui fasse mauvaise mine : Qu'est ce que c'est que cette idée là ? vous m'avez dit vous-même que c'étoit un homme aimable , amusant , & effectivement j'ai jugé que vous aviez raison.

LELIO , *repetant un mot.*

Effectivement. Cela est donc bien effectif ? eh bien je ne sçais que vous dire , mais voilà un effectivement qui ne devroit pas se trouver là , par exemple .

SUIVANTE.
LA COMTESSE.

47

Par malheur il s'y trouve.

LELIO.

Vous me raillez , Madame.

LA COMTESSE.

Voulez-vous que je respecte votre anticipatie pour effectivement ? est-ce qu'il n'est pas bon François , l'a-t-on proscrit de la langue ?

LELIO.

Non , Madame , mais il marque que vous êtes un peu trop persuadée du mérite du Chevalier.

LA COMTESSE.

Il marque cela ? oh il à tort , & le procès que vous lui faites est raisonnable, mais vous m'avouerez qu'il n'y a pas de mal à sentir suffisamment le mérite d'un homme quand le mérite est réel , & c'est comme j'en use avec le Chevalier.

LELIO.

Tenez , sentir est encore une expression qui ne vaut pas mieux ; sentit est trop , c'est connaître qu'il faudroit dire.

LA COMTESSE.

Je suis d'avis de ne dire plus mot , & d'attendre que vous m'ayez donné la liste des termes sans reproches que je dois employer , je crois que c'est le plus court , il

n'y a que ce moyen là qui puisse me mettre en état de m'entretenir avec vous.

LELIO.

Eh Madame, faites grace à mon amour.

LA COMTESSE.

Supportez donc mon ignorance, je ne sçavois pas la différence qu'il y avoit entre connoître & sentir.

LELIO.

Sentir, Madame, c'est le stile du cœur; & ce n'est pas dans ce stile là que vous devez parler du Chevalier.

LA COMTESSE.

Ecoutez le, votre ne m'amuse point, il est froid, il me glace, & si vous voulez même, il me rebute.

LELIO, à part.

Bon, je retirerai mon billet.

LA COMTESSE.

Quittons-nous, croyez-moi, je parle mal, vous ne me répondez pas mieux, cela ne fait pas une conversation amusante.

LELIO.

Allez-vous rejoindre le Chevalier?

LA COMTESSE.

Lelio, pour prix des leçons que vous venez de me donner, je vous avertis, moi, qu'il y a des momens où vous seriez bien de

de

S U I V A N T E. 49

ne pas vous montrer, entendez-vous.

L E L I O.

Vous me trouvez-donc bien insupportable?

L A C O M T E S S E.

Epargnez-vous ma réponse; vous auriez à vous plaindre de la valeur de mes termes, je le sens bien.

L E L I O.

Et moi je sens que vous vous retenez; vous me diriez de bon cœur que vous me haïssez.

L A C O M T E S S E.

Non, mais je vous le dirai bien-tôt; si cela continuë, & cela continuëra sans doute.

L E L I O.

Il semble que vous le souhaitiez.

L A C O M T E S S E.

Hum, vous ne feriez-pas languir mes souhaits.

L E L I O, *d'un air fâché & vif.*

Vous me désolez, Madame.

L A C O M T E S S E.

Je me retiens, Monsieur, je me retiens; *Elle veut s'en aller.*

L E L I O.

Arrêtez, Comtesse, vous m'avez fait

E

50 LA FAUSSE
l'honneur d'accorder quelque retour à ma
tendresse.

LA COMTESSE.

Ah le beau détail où vous entrez-là.

LELIO.

Le dédit même qui est entre nous. . . .

LA COMTESSE, *fâchée.*

Eh bien, ce dédit vous chagrine, il n'y
a qu'à le rompre, que ne me disiez-vous
cela sur le champ, il y a une heure que
vous biaisez pour arriver là.

LELIO.

Le rompre, j'aimerois mieux mourir,
ne m'assure-t'il pas votre main ?

LA COMTESSE.

Et qu'est-ce que c'est que ma main sans
mon cœur ?

LELIO.

J'espère avoir l'un & l'autre. . .

LA COMTESSE.

Pourquoi me déplaîsez-vous donc.

LELIO.

En quoi donc ai-je pu vous déplaire ?
vous auriez de la peine à le dire vous-mê-
mê.

LA COMTESSE.

Vous êtes jaloux, premierement.

SUIVANTE:

51

L E L I O.

Eh morbleu, Madame, quand on aime

LA COMTESSE.

Ah quel emportement !

L E L I O.

Peut-on s'empêcher d'être jaloux, autrefois vous me reprochiez que je ne l'étois pas assez, vous me trouviez trop tranquille ; me voici inquiet, & je vous déplaît.

LA COMTESSE.

Achievez, Monsieur, concluez que je suis une capricieuse, voilà ce que vous voulez dire, je vous entends bien ; le compliment que vous me faites est digne de l'entretien dont vous me régalez depuis une heure, & après cela vous me demanderez en quoi vous me déplaîsez ; ah l'étrange caractère !

L E L I O.

Mais, je ne vous appelle pas capricieuse, Madame ; je dis seulement que vous vouliez que je fusse jaloux ; aujourd'hui je le suis, pourquoi le trouvez-vous mauvais ?

LA COMTESSE.

Eh bien, vous direz encore que vous ne m'appellez pas fantasque ?

Eij

LA FAUSSE
LELIO.

De grace répondez.

LA COMTESSE.

Non, Monsieur, on n'a jamais dit à une femme ce que vous me dites-là, & je n'ai vû que vous dans la vie qui m'avez trouvé si ridicule.

LELIO, *regardant autour de lui.*

Je chercherois volontiers à qui vous parlez, Madame, car ce discours là ne peut pas s'adresser à moi.

LA COMTESSE.

Fort bien, me voilà devenuë visionnaire à present, continuez, Monsieur, continuez, vous ne voulez-pas rompre le dédit, cependant c'est moi qui ne veut plus, n'est-il pas vrai ?

LELIO.

Que d'industrie pour vous sauver d'une question fort simple, à laquelle vous ne pouvez répondre.

LA COMTESSE.

Oh, je n'y scaurois tenir, capricieuse ; ridicule, visionnaire & de mauvaise foi, le portrait est flatteur ; je ne vous connois-pas, Monsieur Lelio, je ne vous connois-pas ; vous m'avez trompée ; je vous passerois de la jalousie, je ne parle-pas de la

SUIVANTE. 53

vôtre, elle n'est pas supportable, c'est une jalousie terrible, odieuse, qui vient du fond du temperamment, du vice de votre esprit; ce n'est pas délicatesse chez vous, c'est mauvaise humeur naturelle, c'est précisément caractère; oh ce n'est pas là la jalousie que je vous demandois, je voulois une inquiétude douce qui à sa source dans un cœur timide & bien touché, & qui n'est qu'une loüable méfiance de soi-même; avec cette jalousie là, Monsieur, on ne dit point d'invectives aux personnes que l'on aime; on ne les trouve ni ridicules, ni fourbes, ni fantasques; on craint seulement de n'être pas toujours aimé, parce qu'on ne croit pas être digne de l'être. Mais cela vous passe, ces sentimens là ne sont pas du ressort d'une ame comme la vôtre; chez vous, c'est des emportemens, des fureurs, ou pur artifice; vous soupçonnez injurieulement, vous manquez d'estime, de respect, de soumission; vous vous appuyez sur un dédit, vous fondez vos droits sur des raisons de contraintes: un dédit, Monsieur Lelio, des soupçons, & vous appelez cela de l'amour? c'est un amour à faire peur. Adieu.

L E L I O. -

Encore un mot, vous êtes en colere,

E iij

mais vous reviendrez, car vous m'estimez dans le fond.

LA COMTESSE.

Soit, j'en estime tant d'autres, je ne regarde pas cela comme un grand mérite d'être estimable, on n'est que ce qu'on doit être.

LELIO.

Pour nous accommoder, accordez-moi une grace, vous m'êtes chère, le Chevalier vous aime, ayez pour lui un peu plus de froideur, insinuez-lui qu'il nous laisse, qu'il s'en retourne à Paris.

LA COMTESSE.

Lui insinuer qu'il nous laisse, c'est-à-dire lui glisser tout doucement une impertinence qui me fera tout doucement passer dans son esprit pour une femme qui ne sçait pas vivre; non, Monsieur, vous m'en dispenserez, s'il vous plaît; toute la subtilité possible n'empêchera pas un compliment d'être ridicule quand il l'est; vous me le prouvez par le vôtre; c'est un avis que je vous insinué tout doucement, pour vous donner un petit essai de ce que vous appelez maniere insinuante. *Elle se retire.*

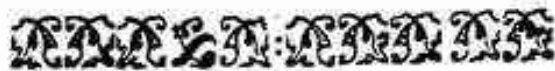




S C E N E III.

LELIO , *un moment seul, & en riant.*

ALlons, allons, cela va très-rondement, j'épouserai les douze mille livres de rente ; mais voilà le Valer du Chevalier. *À Trivelin.* Il m'a paru tantôt que tu avois quelque chose à me dire.



S C E N E IV.

LELIO, TRIVELIN.

TRIVELIN.

Oui, Monsieur, pardonnez à la liberté que je prens. L'équipage où je suis ne prévient pas en ma faveur, cependant tel que vous me voyez, il y a là dedans le cœur d'un honnête homme, avec une extrême inclination pour les honnêtes gens.

Je le crois.

TRIVELIN.

Moi-même, & je le dis avec un souvenir modeste, moi-même autrefois, j'ai été du nombre de ces honnêtes gens; mais vous sçavez, Monsieur, à combien d'accidens nous sommes sujets dans la vie; le sort m'a joué, il en a joué bien d'autres, l'histoire est remplie du recit de ses mauvais tours, Princes, Heros, il a tout mal mené, & je me console de mes malheurs avec de tels confreres.

LELIO.

Tu m'obligerois de retrancher tes réflexions, & de venir au fait.

TRIVELIN.

Les infortunez sont un peu babillards, Monsieur, ils s'attendrissent aisément sur leurs aventures; mais je coupe court, & ce petit préambule me servira, s'il vous plaît, à m'attirer un peu d'estime, & donnera du poids à ce que je vais vous dire.

LELIO.

Soit.

TRIVELIN.

Vous sçavez que je fais la fonction de domestique auprès de Monsieur le Chevalier.

Oüi.

TRIVELIN.

Je ne demeurerai pas long-tems avec lui, Monsieur, son caractère donne trop de scandale au mien.

LELIO.

Eh, que lui trouves-tu de mauvais?

TRIVELIN.

Que vous êtes différent de lui, à peine vous ai-je vû, vous ai-je entendu parler, que j'ai dit en moi-même; Ah quelle ame franche, que de netteré dans ce cœur-là!

LELIO.

Tu vas encore t'amuser à mon éloge, & tu ne finiras point.

TRIVELIN.

Monsieur, la vertu vaut bien une petite parenthèse en sa faveur.

LELIO.

Venons donc au reste à présent.

TRIVELIN.

De grace souffrez qu'auparavant nous convenions d'un petit article.

LELIO.

Parle.

TRIVELIN.

Je suis fier, mais je suis pauvre, qualitez comme vous jugez bien, très-difficiles

à accorder l'une avec l'autre, & qui pourtant ont la rage de se trouver presque toujours ensemble ; voilà ce qui me passe.

L E L I O.

Poursuis, à quoi nous mène ta fierté & ta pauvreté ?

T R I V E L I N.

* Elles nous mènent à un combat qui se passe entr'elles : la fierté se défend d'abord à merveilles, mais son ennemie est bien pressante ; bientôt la fierté plie, recule, fuit, & laisse le champ de bataille à la pauvreté qui ne rougit de rien, & qui sollicite en ce moment votre libéralité.

L E L I O.

Jet'entends, tu me demande quelque argent pour récompense de l'avis que tu vas me donner.

T R I V E L I N.

Vous y êtes ; les âmes genereuses ont cela de bon, qu'elles devinent ce qu'il vous faut, & vous épargnent la honte d'expliquer vos besoins : que cela est beau !

L E L I O.

Je consens à ce que tu demande, à une condition à mon tour ; c'est que le secret que tu m'apprendras, vaudra la peine d'être payé, & je serai de bonne foi là-dessus, dis à présent.

SUIVANTE. 59

TRIVELIN.

Pourquoi faut-il que la rareté de l'argent ait ruiné la générosité de vos pareils. Quelle misère! mais n'importe, votre équité me rendra ce que votre économie me retranche, & je commence. Vous croyez le Chevalier, votre intime & fidèle ami, n'est-ce pas?

LELIO.

Oùi sans doute.

TRIVELIN.

Erreur.

LELIO.

En quoi donc?

TRIVELIN.

Vous croyez que la Comtesse vous aime toujours.

LELIO.

J'en suis persuadé.

TRIVELIN.

Erreur, trois fois erreur.

LELIO.

Comment?

TRIVELIN.

Oùi, Monsieur, vous n'avez ni ami, ni Maîtresse; quel brigandage dans ce monde! La Comtesse ne vous aime plus, le Chevalier vous a escamoté son cœur, il l'aime, il en est aimé, c'est un fait je le sçais,

je l'ai vû , je vous en avertis , faites-en votre profit & le mien.

LELIO.

Eh dis-moi , as-tu remarqué quelque chose qui te rende sûr de cela ?

TRIVELIN.

Monsieur , on peut se fier à mes observations , tenez je n'ai qu'à regarder une femme entre deux yeux , je vous dirai ce qu'elle sent , & ce qu'elle sentira , le tout à une virgule près. Tout ce qui se passe dans son cœur s'écrit sur son visage , & j'ai tant étudié cette écriture là , que je la lis tout aussi couramment que la mienne ; par exemple , tantôt pendant que vous vous amusez dans le Jardin à cueillir des fleurs pour la Comtesse , je racommodois près d'elle une palissade , & je voyois le Chevalier sautillant , tire , & folâtrer avec elle. Que vous êtes badin , lui disoit-elle , en souriant négligemment à ses enjouemens ; tout autre que moi n'auroit rien remarqué dans ce sourire-là , c'étoit un chiffre ; sçavez-vous ce qu'il signifioit ? Que vous m'amusez agréablement , Chevalier , que vous êtes aimable dans vos façons , ne sentez-vous pas que vous me plaisez ?

LELIO.

Cela est bon , mais rapporte-moi quel-

SUIVANTE. 81

que chose que je puisse expliquer, moi, qui ne suis pas si sçavant que toi.

TRIVELIN.

En voici qui ne demande nulle condition. Le Chevalier continuoit, lui voloit quelques baisers, dont on se fâchoit, & qu'on n'esquivoit pas. Laissez-moi donc, disoit-elle, avec un visage indolent, qui ne faisoit rien pour se tirer d'affaires, qui avoit la paresse de rester exposé à l'injure; mais en verité vous n'y songez-pas, ajoutoit-elle ensuite: & moi tout en racommodant ma palissade, j'expliquois *ce vous n'y songez-pas, & ce laissez-moi donc*, & je voyois que cela vouloit dire, courage Chevalier, encore un baiser sur le même ton, surprenez-moi toujours afin de sauver les bien-séances, je ne dois consentir à rien; mais si vous êtes adroit je n'y sçaurais que faire, ce ne sera pas ma faute.

LELIO:

Oüida, c'est quelque chose que des baisers.

TRIVELIN.

Voici le plus touchant. Ah la belle main, s'écria-t'il ensuite, souffrez que je l'admire. Il n'est pas nécessaire. De grace, Je ne veux point. Ce nonobstant la main est prise, admirée, caressée, cela va tout

62 LA FAUSSE

de suite ; arrêtez-vous : point de nouvelles. Un coup d'Eventail part la-dessus , coup galant qui signifie, ne lâchez point, l'Eventail est saisi : nouvelles pirateries sur la main qu'on tient ; l'autre vient à son secours ; autant de pris encore par l'ennemi : mais je ne vous comprends point, finissez-donc ; vous en parlez bien à votre aise , Madame. Alors la Comtesse de s'embarasser , le Chevalier de la regarder tendrement : elle de rougir ; lui de s'animer , elle de se fâcher sans colere , lui de se jeter à ses genoux sans repentance , elle de pousser bonhonteusement un demi soupir , lui de riposter effrontement par un tout entier , & puis vient du silence , & puis des regards qui sont bien tendres, & puis d'autres qui n'osent pas l'être , & puis . . . qu'est-ce que cela signifie , Monsieur. Vous le voyez-bien, Madame : levez vous donc , me pardonnez-vous ? Ah je ne sçai. Le procès en étoit là quand vous êtes venu , mais je crois maintenant les parties d'accord , qu'en dites-vous ?

L E L I O.

Je dis que ta découverte commence à prendre forme.

T R I V E L I N.

Commence à prendre forme , & juf-

SUIVANTE. 63

qu'où prétendez vous donc que je la conduise pour vous persuader ? Je désespère de la pousser jamais plus loin ; j'ai vu l'amour naissant , quand il sera grand garçon j'aurai beau l'attendre auprès de la palissade , au diable s'il y vient badiner ; or il grandira au moins , s'il n'est déjà grandi , car il m'a paru aller bon train , le gail-
lard.

LELIO.

Fort bon train ma foi.

TRIVELIN.

Que dites-vous de la Comtesse , ne l'auriez-vous pas épousé sans moi ? si vous aviez vu de quel air elle abandonnoit sa main blanche au Chevalier.

LELIO.

En vérité , te paroîssoit-il qu'elle y prit goût ?

TRIVELIN.

Oùi , Monsieur , *à part*. On diroit qu'il y en prend aussi lui. *à Lelio*. Eh bien , trouvez-vous que mon avis mérite salaire ?

LELIO.

Sans difficulté. Tu es un coquin.

TRIVELIN.

Sans difficulté , tu es un coquin : voilà un prélude de reconnaissance bien bizarre !

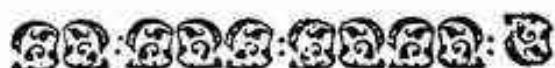
Le Chevalier te donneroit cent coups de bâton si je lui disois que tu le trahis, oh ces coups de bâton que tu mérites, ma bonté te les épargne. Je ne dirai mot. Adieu, tu dois être content, te voilà payé. *Il s'en va.*

TRIVELIN.

Je n'avois jamais vu de monnoye frappée à ce coin là. Adieu, Monsieur, je suis votre serviteur, que le Ciel veuille vous combler des faveurs que je mérite. De toutes les grimaces que m'a fait la fortune, voilà cette la plus comique ! me payer en exemption de coups de bâton, c'est ce qu'on appelle faire argent de tout. Je n'y comprends rien, je lui dis que sa Maîtresse le plante là, il me demande si elle y prend goût. Est-ce que notre faux Chevalier m'en feroit accroire ? Et seroient-ils tous deux meilleurs amis que je ne pense. Interrogeons un peu Arlequin là-dessus.



SCENE



SCENE V.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

TRIVELIN.

A H te voilà, où vas-tu ?
ARLEQUIN.
Voir s'il y a des Lettres pour mon Maître.

TRIVELIN.
Tu me paroît occupé, à quoi : est-ce que tu rêves ?

ARLEQUIN.
A des louis d'or.

TRIVELIN.
Diantre, tes reflexions sont de riche étoffe.

ARLEQUIN.
Et je te cherchois aussi pour te parler.

TRIVELIN.
Et que veux-tu de moi ?

ARLEQUIN.
T'entretenir de louis d'or.

F

Encore des louis d'or, mais tu as une mine d'or dans ta tête.

ARLEQUIN.

Dis-moi, mon ami, où as-tu pris toutes ces pistoilles que je t'ai vû tantôt tirer de ta poche pour payer la bouteille de vin que nous avons bû au cabaret du Bourg, je voudrois bien sçavoir le secret que tu as pour en faire.

TRIVELIN.

Mon ami, je ne pourrai gueres te donner le secret d'en faire, je n'ai jamais possédé que le secret de le dépenser.

ARLEQUIN.

Oh, j'ai aussi un secret qui est bon pour cela, moi, je l'ai appris au cabaret en perfection.

TRIVELIN.

Oùida, on fait son affaire avec du vin, quoique lentement, mais en y joignant une pincée d'inclination pour le beau sexe, on réussit bien autrement.

ARLEQUIN.

Ah le beau sexe, on ne trouve point de cet ingredien-là ici.

TRIVELIN.

Tu n'y demeureras pas toujours, mais de grace instruis-moi d'une chose à ton

SUIVANTE. 67

tout : ton Maître & Monsieur le Chevalier s'aiment-ils beaucoup ?

ARLEQUIN.

Où.

TRIVELIN.

Fy. Se témoignent-ils de grands empressemens, se font-ils beaucoup d'amitié ?

ARLEQUIN.

Ils se disent, comment te porte-tu ? à ton service, & moi aussi, j'en suis bien aise ; après cela ils dînent & soupent ensemble, & puis bon soir, je te souhaite une bonne nuit, & puis ils se couchent, & puis ils dorment, & puis le jour vient : est-ce que tu veux qu'ils se disent des injures ?

TRIVELIN.

Non ; mon ami, c'est que j'avois quelque petite raison de te demander cela, par rapport à quelque aventure qui m'est arrivée ici.

ARLEQUIN.

Toi.

TRIVELIN.

Où, j'ai touché le cœur d'une aimable personne, & l'amitié de nos Maîtres prolongera notre séjour ici.

ARLEQUIN.

Et où est-ce que cette rare personne

F ij

63 LA FAUSSE

là habite avec son cœur ?

TRIVELIN.

Ici te dis-je : mal peste , c'est une affaire qui m'est de conséquence.

ARLEQUIN.

Quel plaisir ! elle est jeune ?

TRIVELIN.

Je lui crois dix-neuf à vingt ans.

ARLEQUIN.

Ah le tendron ! elle est jolie ?

TRIVELIN.

Jolie ! qu'elle maigre épitete , vous lui manquez de respect ; sçachez qu'elle est charmante , adorable , digne de moi.

ARLEQUIN, *touché.*

Ah mamour , friandise de mon ame !

TRIVELIN.

Et c'est de sa main mignonne que je tiens ces louis d'or dont tu parles , & que le don qu'elle m'en a fait me rend si précieux.

ARLEQUIN, *à ce mot laisse aller ses bras.*

Je n'en puis plus.

TRIVELIN, *à part.*

Il me divertir , je veux le pousser jusqu'à l'évanouissement. Ce n'est pas le tout mon ami ; ses discours ont charmé mon cœur ; de la manière dont elle m'a peint ,

SUIVANTE. 69

j'avois honte de me trouver si aimable.
M'aimerez-vous, me disoit-elle, puis-je
compter sur votre cœur ?

ARLEQUIN, *transporté.*

Où ma Reine.

TRIVELIN.

A qui parles-tu ?

ARLEQUIN.

A elle, j'ai cru qu'elle m'interrogeoit.

TRIVELIN, *riant.*

Ah, ah, ah, pendant qu'elle me par-
loit, ingénieuse à me prouver sa tendres-
se, elle fouilloit dans sa poche pour en ti-
rer cet or qui fait mes délices. Prenez,
m'a-t'elle dit en me le glissant dans la main,
& comme poliment j'ouvrais ma main
avec lenteur; prenez-donc, s'est-elle écriée,
ce n'est là qu'un échantillon du Coffre
fort que je vous destine; alors je me suis
rendu; car un échantillon ne se refuse
point.

ARLEQUIN, *jette sa bourse & sa ceinture à terre, & se jettant à genoux, il dit.*

Ah mon ami, je tombe à tes pieds pour
te supplier en toute humilité, de me mon-
trer seulement la face royale de cette in-
comparable fille, qui donne un cœur &
des louis d'or du Perou avec; peut-être
me fera-t'elle aussi présent de quelque é-

chantillon, je ne veux que la voir, l'admirer, & puis mourir content.

TRIVELIN.

Cela ne se peut pas mon enfant, il ne faut pas régler tes esperances sur mes aventures ; vois-tu bien, entre le Baudet & le Cheval d'Espagne, il y a quelque différence.

ARLEQUIN.

Hélas, je te regarde comme le premier Cheval du monde.

TRIVELIN.

Tu abuse de mes comparaisons, je te permets de m'estimer, Arlequin, mais ne me louë jamais.

ARLEQUIN.

Montre-moi donc cette fille ?

TRIVELIN.

Cela ne se peut pas, mais je t'aime, & tu te sentiras de ma bonne fortune, dès aujourd'hui je te fonde une bouteille de Bourgogne pour autant de jours que nous ferons ici.

ARLEQUIN, *de mi pleurant.*

Une bouteille par jour, cela fait trente bouteilles par mois, pour me consoler dans ma douleur ; donne-moi en argent la fondation du premier mois.

SUIVANTE. 71
TRIVELIN.

Mon fils, je suis bien aise d'assister à chaque paiement.

ARLEQUIN, *en s'en allant & pleurant.*

Je ne verrai donc point ma Reine, où êtes-vous donc petit louis d'or de mon ame ; hélas je m'en vais vous chercher par tout, hi, hi, hi, hi. *Et puis d'un ton net ;* Veux-tu aller boire le premier mois de fondation ?

TRIVELIN.

Voilà mon Maître, je ne sçauois, mais va m'attendre. *Arlequin s'en va en recommandant hi, hi, hi, hi.*



SCENE VI.

TRIVELIN, *un moment seul.*

JE lui ai renversé l'esprit, ha, ha, ha, ha, le pauvre garçon, il n'est pas digne d'être associé à notre intrigue.

LE CHEVALIER *vient, & Trivelin dit.*

Ah, vous voilà Chevalier sans pareil,

72 LA FAUSSE
ch bien notre affaire va-t'elle bien ?

LE CHEVALIER *comme en colere.*

Fort bien , Mons Trivelin , mais je vous
cherchois pour vous dire que vous ne va-
lez rien.

TRIVELIN.

C'est bien peu de chose que rien , &
vous me cherchiez tout exprès pour me
dire cela ?

LE CHEVALIER.

En un mot tu est un coquin.

TRIVELIN.

Vous voilà dans l'erreur de tout le
monde.

LE CHEVALIER.

Un fourbe de qui je me vengerai.

TRIVELIN.

Mes vertus ont cela de malheureux ,
qu'elles n'ont jamais été connues de per-
sonne.

LE CHEVALIER.

Je voudrois bien sçavoir de quoi vous
vous mêlez , d'aller dire à Monsieur Le-
lio que j'aime la Comtesse.

TRIVELIN.

Comment , il vous a rapporté ce que
je lui ai dit ?

LE

SUIVANTE.
LE CHEVALIER.

73

Sans doute.

TRIVELIN.

Vous me faites plaisir de m'en avertir ;
pour payer mon avis il avoit promis de
se taire, il a parlé, la dette subsiste.

LE CHEVALIER.

Fort bien. C'étoit donc pour tirer de
l'argent de lui, Monsieur le faquin ?

TRIVELIN.

Monsieur le faquin. Retranchez ces pe-
tits agrémens-là de votre discours, ce sont
des fleurs de Rethorique qui m'entêtent ;
je voulois avoir de l'argent, cela est vrai.

LE CHEVALIER.

Eh ! ne t'en avois-je pas donné ?

TRIVELIN.

Ne l'avois-je pas pris de bonne grace ?
de quoi vous plaignez-vous, votre argent
est-il infociable ? ne pouvoit-il pas s'ac-
commoder avec celui de Monsieur Lelio ?

LE CHEVALIER.

Prends-y garde, si tu retombe encore dans
la moindre impertinence, j'ai une Maî-
tresse qui aura soin de toi, je t'en assure.

TRIVELIN.

Arrêtez, ma discretion s'affoiblit, je
l'avoue, je la sens infirme, il sera bon de la
rétablir par un baiser ou deux.

G



LA FAUSSE
LE CHEVALIER.

Non.

TRIVELIN.

Convertissons donc cela en autre chose.

LE CHEVALIER.

Je ne sçaurois.

TRIVELIN.

Vous ne m'entendez point, je ne puis me résoudre à vous dire le mot de l'énigme.
Le Chevalier tire sa Montre. Ah, ah, tu la devineras, tu n'y est plus, le mot n'est pas une Montre, la Montre en approche pourtant, à cause du métal.

LE CHEVALIER.

Eh ! je vous entens à merveille, qu'à cela ne tienne.

TRIVELIN.

J'aime pourtant mieux un baiser.

LE CHEVALIER.

Tiens, mais observe ta conduite.

TRIVELIN.

Ah friponne, tu triche ma flame, tu t'esquive, mais avec tant de grace, qu'il faut me rendre.





S C E N E V I I.

LE CHEVALIER, TRIVELIN,

ARLEQUIN, qui vient, a écouté la fin de la scène par derrière, dans le tems que le Chevalier donne de l'argent à Trivelin; d'une main il prend l'argent, & de l'autre il embrasse le Chevalier.

ARLEQUIN.

A H je la tiens ; ah mamour, je me meurs, cher petit lingot d'or ! je n'en puis plus. Ah Trivelin, je suis heureux !

TRIVELIN.

Et moi volé.

LE CHEVALIER.

Je suis au désespoir, mon secret est découvert.

ARLEQUIN.

Laissez-moi vous contempler, c'est de mon ame, qu'elle est jolie ! mignarde, mon cœur s'en va, je me trouve mal.

Gi

vîte un échantillon pour me remettre , ah ,
ah , ah , ah .

LE CHEVALIER , à *Trivelin*.

Débarasse-moi de lui , que veut il dire
avec son échantillon ?

TRIVELIN.

Bon , bon , c'est de l'argent qu'il deman-
de .

LE CHEVALIER.

S'il ne tient qu'à cela pour venir à bout
du dessein que je poursuis , emmene le ,
& engage le au secret ; voilà de quoi le
faire taire. *A Arlequin*. Mon cher Arle-
quin , ne me découvre point , je te pro-
mets des échantillons tant que tu vou-
dras ; Trivelin va t'en donner , suis-le , &
ne dis mot , tu n'aurois rien si tu parlois .

ARLEQUIN.

Malpeste , je serai sage , m'aimerez-vous ,
petit-homme ?

LE CHEVALIER.

Sans doute .

TRIVELIN.

Allons mon-fils , tu te souviens bien de
la bouteille de fondation , allons la boire .

ARLEQUIN , sans boxer .

Allons .

TRIVELIN.

Viens donc . *Au Chevalier*. Allez votre

SUI VANTE. 77
chemin, & ne vous embarrassez de rien.
ARLEQUIN, *en s'en allant.*
Ah la belle trouvaille, la belle trou-
vaille!



SCENE VIII.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *seul un moment.*

A Tout hazard, continuons ce que j'ai commencé, je prens trop de plaisir à mon projet pour l'abandonner; dût-il m'en coûter encore vingt pistolles, je veux tâcher d'en venir à bout: voici la Comtesse, je la crois dans de bonnes dispositions pour moi, achevons de la déterminer. Vous me paroissez bien triste, Madame; qu'avez vous?

LA COMTESSE, *à part.*

Eprouvons ce qu'il pense. *Au Chevalier.* Je viens vous faire un compliment qui me déplaît, mais je ne sçaurois m'en dispenser.

G iij

LA FAUSSE
LE CHEVALIER.

Ahi, notre conversation débute mal,
Madame.

LA COMTESSE.

Vous avez pu remarquer que je vous
voyois ici avec plaisir, & s'il ne tenoit
qu'à moi, j'en aurois encore beaucoup à
vous y voir.

LE CHEVALIER.

J'entends, je vous épargne le reste, &
je vais coucher à Paris.

LA COMTESSE.

Ne vous en prenez pas à moi, je vous le
demande en grace.

LE CHEVALIER.

Je n'examine rien, vous ordonnez, j'o-
béis.

LA COMTESSE.

Ne dites-point que j'ordonne.

LE CHEVALIER.

Eh, Madame, je ne vaux pas la peine
que vous vous excusiez, & vous êtes trop
bonne.

LA COMTESSE.

Non, vous dis-je, & si vous voulez res-
ter, en verité vous êtes le maître.

LE CHEVALIER.

Vous ne risquez rien à me donner car-

SUIVANTE. 79

te blanche, je sçai le respect que je dois
à vos véritables intentions.

LA COMTESSE.

Mais Chevalier, il ne faut pas respec-
ter des chimères.

LE CHEVALIER.

Il n'y a rien de plus poli que ce discours-
là.

LA COMTESSE.

Il n'y a rien de plus désagréable que
votre obstination à me croire polie ; car
il faudra malgré moi que je la sois, je
suis d'un sexe un peu fier, je vous dis de
rester, je ne sçaurois aller plus loin, ai-
déz-vous.

LE CHEVALIER, *à part.*

Sa fierté se meurt, je veux l'achever.

Haut. Adieu, Madame, je craindrois de
prendre le change, je suis tenté de demeu-
rer, & je suis le danger de mal interpre-
ter vos honnêtetés. Adieu, vous renvoyez
mon cœur dans un terrible état.

LA COMTESSE.

Vit-on jamais un pareil esprit ? avec
son cœur qui n'a pas le sens commun.

LE CHEVALIER, *se retournant.*

Du moins, Madame, attendez que je
sois parti pour marquer un dégoût à mon
égard.

G iiij

Allez, Monsieur, je ne sçaurois attendre, allez à Paris chercher des femmes qui s'expliquent plus précisément que moi, qui vous prient de rester en termes formels, qui ne rougissent de rien; pour moi je me ménage, je sçai ce que je me dois, & vous partirez puisque vous avez la fureur de prendre tout de travers.

LE CHEVALIER.

Vous ferai-je plaisir de rester?

LA COMTESSE.

Peut on mettre une femme entre le oui & le non. Quelle brusque alternative! y a-t-il rien de plus haïssable qu'un homme qui ne sçauroit deviner? mais allés, vous en, je suis lasse de tout faire.

LE CHEVALIER, *faisant semblant de s'en aller.*

Je devine donc, je me sauve.

LA COMTESSE.

Il devine, dit-il, il devine, & s'en va; la belle pénétration! je ne sçais pourquoi cet homme me plaît, Lelio n'a qu'à le suivre, je le congédie, je ne veux plus de ces importuns-là chez moi. Ah que je hais les hommes à présent! qu'ils sont insupportables, j'y renonce de bon cœur.

SUIVANTE. 81

LE CHEVALIER, *comme revenant sur ses pas.*

Je ne songeois pas Madame, que je vais dans un pays où je puis vous rendre quelques services, n'avez-vous rien à m'y commander ?

LA COMTESSE.

Ouida, oubliez que je souhaitois que vous restassiez ici : voilà tout.

LE CHEVALIER.

Voilà une commission qui m'en donne une autre, c'est celle de rester, & je m'en tiens à la dernière.

LA COMTESSE.

Comment vous comprenés cela ? quel prodige ! en vérité il n'y a pas moyen de s'étourdir sur les bontés qu'on a pour vous, il faut se résoudre à les sentir, ou nous laisser là.

LE CHEVALIER.

Je vous aime, & ne présume rien en ma faveur.

LA COMTESSE.

Je n'entens pas que vous présumiez rien non plus.

LE CHEVALIER.

Il est donc inutile de me retenir Madame.

LA COMTESSE.

Inutile, comme il prend tout : mais il

82 LA FAUSSE
faut bien observer ce qu'on vous dit.

LE CHEVALIER.

Mais aussi que ne vous expliqués-vous franchement ? je pars, vous me retenés ; je crois que c'est pour quelque chose qui en vaudra la peine : point du tout ; c'est pour me dire , je n'entens pas que vous présumiés rien non plus : n'est-ce pas la quelque chose de bien tentant : & moi Madame, je n'entens point vivre comme cela ; je ne sçauois , je vous aime trop.

LA COMTESSE.

Vous avés là un amour bien mutin : il est bien pressé.

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas ma faute, il est comme vous me l'avés donné.

LA COMTESSE.

Voyons donc. Que voulés vous ?

LE CHEVALIER.

Vous plaire.

LA COMTESSE.

Hé bien, il faut espérer que cela viendra.

LE CHEVALIER.

Moi ! me je-ter dans l'esperance ; oh que non ; je ne donne point dans un pays perdu , je ne sçauois , ou je marche.

LA COMTESSE.

Marchés, marchés, on ne vous égatera pas.

SUIVANTE 8;
LE CHEVALIER.

Donnés-moi votre cœur pour compa-
gnon de voyage, & je m'embarque.

LA COMTESSE.

Hum, nous n'irons peut-être pas loin
ensemble.

LE CHEVALIER.

Hé par où devinés-vous cela ?

LA COMTESSE.

C'est que je vous crois volage.

LE CHEVALIER.

Vous m'avez fait peur, j'ai crû votre
soupçon plus grave ; mais pour volage
s'il n'y a que cela qui vous retienne, par-
tons, quand vous me connoîtrez mieux,
vous ne me reprocherés pas ce défaut là.

LA COMTESSE.

Parlons raisonnablement, vous pourrés
me plaire, je n'en discouvrens pas, mais
est-il naturel que vous plaisiés tout d'un
coup ?

LE CHEVALIER.

Non. Mais si vous vous réglés avec
moi sur ce qui est naturel, je ne tiens rien,
je ne scaurois obtenir votre cœur que gra-
tis ; si j'attens que je l'aye gagné, nous
n'aurons jamais fait ; je connois ce que
vous valés & ce que je vaux.

LA FAUSSE
LA COMTESSE.

Fiez-vous à moi , je suis genereuse , je vous ferai peut être grace.

LE CHEVALIER.

Rayés le peut-être , ce que vousdites en fera plus doux.

LA COMTESSE.

Laiſſons-le , il ne peut être là que par bienſeance.

LE CHEVALIER.

Le voilà un peu mieux placé par exemple.

LA COMTESE.

C'est que j'ai voulu vous raccommo-
der avec lui.

LE CHEVALIER.

Venons au fait ; m'aimerez-vous ?

LA COMTESSE.

Mais au bout du compte , m'aimés-vous vous même ?

LE CHEVALIER.

Oùi Madame , j'ai fait ce grand effort là.

LA COMTESSE.

Il y a ſi peu de tems que vous me con-
noiffés , que je ne laiſſe pas que d'en être ſurpriſe.

LE CHEVALIER.

Vous , ſurpriſe ! il fait jour , le Soleil nous luit , cela ne vous ſurprend-t'il pas

SUIVANTE. 85

aussi , car je ne sçai que répondre à de pareils discours , moi. Eh Madame , faut-il vous voir plus d'un moment pour apprendre à vous adorer ?

LA COMTESSE.

Je vous crois , ne vous fâchez point , ne me chicannés pas davantage.

LE CHEVALIER.

Oùi Comtesse , je vous aime , & de tous les hommes qui peuvent aimer , il n'y en a pas un dont l'amour soit si pur , si raisonnable , je vous en fais serment sur cette belle main , qui veut bien se livrer à mes caresses ; regardés moi , Madame , tournés vos beaux yeux sur moi , ne me volés point le doux embarras que j'y fais naître. Ha quels regards , qu'ils sont charmans ! qui est-ce qui auroit jamais dit qu'ils tomberoient sur moi ?

LA COMTESSE.

En voilà assez , rendés moi ma main , elle n'a que faire là , vous parlerés bien sans elle.

LE CHEVALIER.

Vous me l'avez laissé prendre , laissés-moi la garder.

LA COMTESSE.

Courage , j'attens que vous ayés fini.

LA FAUSSE
LE CHEVALIER.

Je ne finirai jamais.

LA COMTESSE.

Vous me faites oublier ce que j'avois à vous dire , je suis venue tout exprès , & vous m'amusés toujours. Revenons ; vous m'aimés , voilà qui va fort bien , mais comment ferons nous , Lelio est jaloux de vous.

LE CHEVALIER.

Moi je le suis de lui , nous voilà quittes.

Il a peur que vous ne m'aimés.

LE CHEVALIER.

C'est un nigaud d'en avoir peur , il devrait en être sûr.

LA COMTESSE.

Il craint que je ne vous aime.

LE CHEVALIER.

Hé pourquoi ne m'aimeriés vous pas , je le trouve plaisant ; il falloit lui dire que vous m'aimés pour le guérir de sa crainte.

LA COMTESSE.

Mais , Chevalier il faut le penser pour le dire.

LE CHEVALIER.

Comment ? ne m'avez-vous pas dit tout à l'heure , que vous me ferés grace ?

LA COMTESSE.

Je vous ai dit peut-être.

SUIVANTE.

87

LE CHEVALIER.

Ne sçavois je pas bien que le maudit
peut être me joueroit un mauvais tour ? hé
que faites-vous donc de mieux , si vous ne
m'aimés pas ; est-ce encore Lelio qui
triomphe.

LA COMTESSE.

Lelio commence bien à me déplaire.

LE CHEVALIER.

Qu'il acheve donc , & nous laisse en
repos.

LA COMTESSE,

C'est le caractère le plus singulier.

LE CHEVALIER.

L'homme le plus ennuyant.

LA COMTESSE.

Et brusque avec cela , toujours inquiet,
je ne sçai quel parti prendre avec lui.

LE CHEVALIER.

Le parti de la raison.

LA COMTESSE.

La raison ne plaide plus pour lui , non
plus que mon cœur.

LE CHEVALIER.

Il faut qu'il perde son procès.

LA COMTESSE.

Me le conseillés-vous ? je crois qu'effec-
tivement il en faut venir là.

88 LA FAUSSE
 LE CHEVALIER.
 Oûi , mais de votre cœur, qu'en ferez-
 vous après ?
 LA COMTESSE.
 De quoi vous mêlés vous ?
 LE CHEVALIER.
 Parbleu de mes affaires.
 LA COMTESSE.
 Vous le sçauriez trop tôt.
 LE CHEVALIER.
 Morbleu.
 LA COMTESSE.
 Qu'avez vous ?
 LE CHEVALIER
 C'est que vous avez des longueurs qui
 me desesperent.
 LA COMTESSE.
 Mais vous êtes bien impatient Cheva-
 lier , personne n'est comme vous.
 LE CHEVALIER.
 Ma foi Madame , on est ce que l'on
 peut quand on vous aime.
 LA COMTESSE.
 Attendés je veux vous connoître mieux.
 LE CHEVALIER.
 Je suis vif , & je vous adore , me voi-
 là tout entier , mais trouvons un expé-
 dient qui vous mette à votre aise ; si je
 vous déplaît dites moi de partir , & je
 je

SUIVANTE. 89

pars , il n'en sera plus parlé ; je puis espérer quelque chose , ne me dites rien , je vous dispense de me répondre , votre silence fera ma joye , & il ne vous en couvrera pas une syllabe , vous ne sçauriez prononcer à moins de frais.

LA COMTESSE.

Ah !

LE CHEVALIER.

Je suis content.

LA COMTESSE.

J'étois pourtant venuë pour vous dire de nous quitter , Lelio m'en avoit prié.

LE CHEVALIER.

Laissons-là Lelio, sa cause ne vaut rien.



SCENE IX.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE,

LELIO, *arrive en faisant au Chevalier des signes de joye.*

LELIO.

Tout beau , Monsieur le Chevalier
tourbeau , laissons-là Lelio , dites-
H

vous; vous le méprisés bien. Ah graces au Ciel, & à la bonté de Madame, il n'en fera rien, s'il vous plaît, Leïo qui vaut mieux que vous restera, & vous vous en irés: comment morbleu ? que ditesvous de lui, Madame, ne suis je pas entre les mains d'un ami bien scrupuleux, son procédé n'est-il pas édifiant ?

LE CHEVALIER.

Eh ! que trouvés vous de si étrange à mon procédé, Monsieur ? Quand je suis devenu votre ami, ai-je fait vœu de rompre avec la beauté, les graces & tout ce qu'il y a de plus aimable dans le monde ? non parbleu ; votre amitié est belle & bonne, mais je m'en passerai mieux que d'amour pour Madame : vous trouvés un rival ; hé bien, prenez patience ; en êtes-vous étonné, si Madame n'a pas la complaisance de s'enfermer pour vous, vos étonnemens ont tout l'air d'être frequens, & il faudra bien que vous vous y accoutumiés.

LE LIO.

Je n'ai rien à vous répondre, Madame aura soin de me venger de vos louables entreprises. *A la Comtesse.* Voulés vous bien que je vous donne la main, Madame, car je ne vous crois pas extrêmement amusée des discours de Monsieur.

SUIVANTE. 91
LA COMTESSE, *serieuse &
se retirant.*

Où voulés vous que j'aïlle, nous pouvons nous promener ensemble, je ne me plains pas du Chevalier, s'il m'aime je ne sçaurois me facher de la maniere dont il le dit, & je n'aurois tout au plus à lui reprocher, que la médiocrité de son goût.

LE CHEVALIER.

Ah, j'aurai plus de partisans de mon goût, que vous n'en aurés de vos reprohes, Madame.

LELIO, *en colere.*

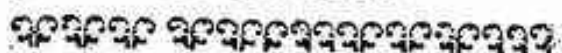
Cela va le mieux du monde, & je joue ici un fort aimable personnage; je ne sçais quelles sont vos vûës, Madame, mais....

LA COMTESSE.

Ah je n'aime pas les emportés, je vous reverrai quand vous serés plus calme.

elle sort.





S C E N E X.

LE CHEVALIER, LELIO.

LELIO *regarde aller la Comtesse ;
quand elle ne paroît plus, il se met à
éclater de rire.*

A H, ha', ha ha. Voilà une femme
bien dupe ; qu'en dis tu, ai-je bon-
ne grace à faire le jaloux. La Comtesse re-
paroît seulement pour voir ce qui se passe.

LELIO, *dit bas.*

Elle revient pour nous observer*haut*
Nous verront ce qu'il en fera, Chevalier,
nous verrons.

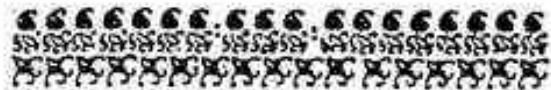
LE CHEVALIER.

Bas. Ah l'excellent fourbe. . . . *Haut.*
adieu Lelio, vous le prendrés sur le ton
qu'il vous plaira, je vous en donne ma
parole. Adieu.

Ils s'en vont chacun de leur côté.

Fin du second Acte.

SUIVANTE. 93



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

TRIVELIN, LELIO.

ARLEQUIN, *entre pleurant.*

Hi, hi, hi, hi....

LELIO.

Dis-moi donc pourquoi tu pleures ;
je veux le sçavoir absolument.

ARLEQUIN, *plus fort.*
Hi, hi, hi, hi....

LELIO.

Mais quel est le sujet de ton affliction?

ARLEQUIN.

Ah Monsieur, voilà qui est fini, je ne
serai plus gaillard.

LELIO.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Faute d'avoir envie de rire.

Et d'où vient que tu n'as plus envie de rire, imbecile ?

ARLEQUIN.

A cause de ma tristesse.

LELIO.

Je te demande ce qui te rend triste.

ARLEQUIN.

C'est un grand chagrin, Monsieur.

LELIO.

Il ne rira plus parce qu'il est triste, & il est triste à cause d'un grand chagrin : te plaira-t-il de t'expliquer mieux ? sçais-tu bien que je me fâcherai à la fin.

ARLEQUIN.

Hélas, je vous dis la vérité ! *Il soupire.*

LELIO.

Tu me la dis si fatement que je n'y comprends rien : t'a-t-on fait du mal ?

ARLEQUIN.

Beaucoup de mal.

LELIO.

Est-ce qu'on t'a battu ?

ARLEQUIN.

Pû, bien pis que tout cela ma foi.

LELIO.

Bien pis que tout cela ?

ARLEQUIN.

Oùi, quand un pauvre homme perd de

SUIVANTE

95

Por, il faut qu'il meure, & je mourrai
aussi, je n'y manquerai pas.

LELIO.

Que veux-tu dire, de l'or.

ARLEQUIN.

De l'or du Perou, voilà comme on
dit qu'il s'appelle.

LELIO.

Est-ce que tu en avois?

ARLEQUIN.

Eh vraiment oui, voilà mon affaire,
je n'en ai plus, je pleure; quand j'en
avois j'étois bien aise.

LELIO.

Qui c'est-ce qui te l'avoit donné cet or?

ARLEQUIN.

C'est Monsieur le Chevalier qui m'a-
voit fait present de cet échantillon-là.

LELIO.

De quel échantillon?

ARLEQUIN.

Eh! je vous le dis.

LELIO.

Quelle patience il faut avoir avec ce
nigaud là! sçachons pourtant ce que c'est.
Arlequin fait trêve à tes larmes; si tu te
 plains de quelqu'un, j'y mettrai ordre,
 mais éclaircis-moi la chose. Tu me parles
 d'un or du Perou, après cela d'un échan

tillon, je ne t'entend point, répond - moi précisément. Le Chevalier t'a t'il donné de l'or?

ARLEQUIN.

Pas à moi, mais il l'avoit donné devant moi à Trivelin pour me le rendre en main propre, mais cette main propre n'en a point tâté; le fripon à tout gardé dans la ficelle qui n'étoit pas plus propre que la mienne.

LELIO.

Cet or étoit-il en quantité? combien de louis y avoit-il?

ARLEQUIN.

Peut-être quarante ou cinquante, je ne les ai pas comptés.

LELIO.

Quarante ou cinquante! Et pourquoi le Chevalier te faisoit-il ce présent là?

ARLEQUIN.

Parce que je lui avois demandé un échantillon.

LELIO.

Encore ton échantillon!

ARLEQUIN.

Eh vraiment oui! Monsieur le Chevalier en avoit aussi donné à Trivelin.

LELIO.

Je ne sçaurois débrouiller ce qu'il veut dire.

SUIVANTE. 97

dire, il y a cependant quelque chose là dedans qui peut me regarder. Réponds moi : avois-tu rendu au Chevalier quelque service qui l'engageât à te récompenser ?

ARLEQUIN.

Non, mais j'étois jaloux de ce qu'il aimoit Trivelin, de ce qu'il avoit charmé son cœur, & mis de l'or dans sa bourse, & moi je voulois aussi avoir le cœur charmé, & la bourse pleine.

L É L I O.

Quel étrange galimatias me fais-tu là ?

ARLEQUIN.

Il n'y a pourtant rien de plus vrai que tout cela.

L É L I O.

Quel rapport y a-t-il entre le cœur de Trivelin & le Chevalier ? le Chevalier a-t-il de si grands charmes ? tu parles de lui comme d'une femme.

ARLEQUIN.

Tantia qu'il est ravissant, & qu'il fera aussi rasle de votre cœur quand vous le connoîtrez. Allés pour voir lui dire, je vous connois, & je garderai le secret, vous verrez si ce n'est pas un échantillon qui vous viendra sur le champ, & vous me direz si je suis fou.

I

Je n'y comprends rien : mais qui est-il le Chevalier ?

ARLEQUIN.

Voilà justement le secret qui fait avoir un présent quand on le garde.

LELIO.

Je prétend que tu me le dises , moi.

ARLEQUIN.

Vous me tuînez, Monsieur, il ne me donneroit plus rien ; ce charmant petit semblant d'homme , & je l'aime trop pour le fâcher.

LELIO.

Ce petit semblant d'homme , que veut-il dire ? & que signifie son transport ? En quoi le trouves-tu donc plus charmant qu'un autre ?

ARLEQUIN.

Ah Monsieur , on ne voit point d'homme comme lui , il n'y en a point dans le monde , c'est folie que d'en chercher , mais sa mascarade empêche de voir cela.

LELIO.

Sa mascarade ! ce qu'il me dit là , me fait naître une pensée que toutes mes réflexions forment , le Chevalier a de certains traits , un certain minois ; mais voici Trivelin , je veux le forcer à me dire la vérité , s'il le sçait , j'en tirerai meilleur

SUIVANTE. 99

raison que de ce butor là. à *Arlequin* Vv-
t'en, je tâcherai de te faire ravoir ton ar-
gent. *Arlequin* part en lui baisant la main
& se plaignant.



S C E N E II.

LELIO, TRIVELIN.

TRIVELIN *entre en rêvant , & voyant*
Lelio, il dit.

VOici ma mauvaise paye , la phisio-
nomie de cet homme-là m'est deve-
nuë facheuse ; promenons nous d'un au-
tre côté.

LELIO *l'appelle.*

Trivelin , je voudrois bien te parler.

TRIVELIN.

A moi , Monsieur , ne pourriés-vous
pas remettre cela ? j'ai actuellement un
mal de tête qui ne me permet de conver-
sation avec personne.

LELIO.

Bon bon, c'est bien à toi , à prendre gar-
I ij

100 LA FAUSSE
de à un petit mal de tête : approches.

TRIVELIN.

Je n'ai ma foi rien de nouveau à vous
apprendre au moins.

LELIO *va à lui , & le prenant par
le bras.*

Viens donc.

TRIVELIN.

Eh bien de quoi s'agit-il ? vous reproche-
riés vous la récompense que vous m'avés
donnée tantôt ? je n'ai jamais vû de bien-
fait dans ce goût-là ; voulés-vous rayer
ce petit trait là de votre vie , tenés ce n'est
qu'une vetille , mais les vetilles gâtent
tout.

LELIO.

Ecoûtes, ton verbiage me déplaît.

TRIVELIN.

Je vous disois bien que je n'étois pas en
état de paroître en compagnie.

LELIO.

Et je veux que tu réponde positivement
à ce que je te demanderai , je reglerai
mon procédé sur le tien.

TRIVELIN.

Le votre sera donc court, car le mien
sera bref, je n'ai vaillant qu'une réplique,
qui est, que je ne sçais rien : vous voyés
bien que je ne vous ruinerai pas en inter-
rogation.

S U I V A N T E. 101

LE L I O.

Si tu me dis la vérité, tu n'en seras pas fâché.

TR I V E L I N.

Sçauriez vous encore quelques coups de bâton à m'épargner ?

LE L I O *fièrement.*

Finissons.

TR I V E L I N *s'en allant.*

J'obéis.

LE L I O.

Où vas-tu ?

TR I V E L I N.

Pour finir une conversation , il n'y a rien de mieux que de la laisser là , c'est le plus court , ce me semble.

LE L I O.

Tu m'impatiente , & je commence à me fâcher ; tiens - toi - là , écoute , & me répond.

TR I V E L I N.

A qui en a ce diable d'homme là ?

LE L I O.

Je crois que tu jure entre tes dents.

TR I V E L I N.

Cela m'arrive quelquefois par distraction.

LE L I O.

Crois moi , traitons avec douceur en

I i j

102 LA FAUSSE
semble, Trivelin, je t'en prie.

TRIVELIN.

Oùida, comme il convient à d'honnêtes
gens.

LELIO.

Y a-t-il long-tems que tu connois le
Chevalier ?

TRIVELIN.

Non, c'est une nouvelle connoissance,
la votre & la mienne sont de la même
date.

LELIO.

Sçais-tu qui il est ?

TRIVELIN.

Il se dit cadet d'un aîné Gentilhomme,
mais les titres de cet aîné je ne les ai point
vus, si je les vois jamais, je vous en pro-
mets copie.

LELIO.

Parles-moi à cœur ouvert.

TRIVELIN.

Je vous la promets vous dis-je, je vous
en donne ma parole, il n'y a point de sû-
reté de cette force là nulle part.

LELIO.

Tu me cache la vérité; le nom de Che-
valier qu'il porte n'est qu'un faux nom.

TRIVELIN.

Seroit-il l'aîné de la famille ? je l'ai crû

SUIVANTE. 103

rédoit à une légitime ; voyés ce que c'est.

LELIO.

Tu bats la campagne , ce Chevalier mal nommé, avoüe-moi que tu l'aime.

TRIVELIN.

Eh je l'aime par la regle generale qu'il faut aimer tout le monde ; voilà ce qui le tire d'affaire auprès de moi.

LELIO.

Tu r'y range avec plaisir à cette regle là.

TRIVELIN.

Ma foi , Monsieur , vous vous trompé rien ne me coûte tant que mes devoirs ; plein de courage pour les vertus inutiles, je suis d'une tiédeur pour les nécessaires qui passe l'imagination ; qu'est-ce que c'est que nous ? n'êtes-vous pas comme moi , Monsieur ?

LELIO , *avec dépit.*

Fourbe , tu as de l'amour pour ce faux Chevalier,

TRIVELIN.

Doucement , Monsieur , diantre ceci est sérieux.

LELIO.

Tu sçais quel est son sexe.

TRIVELIN.

Expliquons-nous : de sexe je n'en con-

I iij

nois que deux, l'un qui se dit raisonnable, l'autre qui nous prouve que cela n'est pas vrai : duquel des deux le Chevalier est-il ?

LELIO, *le prenant par le bouton.*

Puisque tu m'y force, ne perd rien de ce que je vais te dire. Je te ferai perir sous le bâton si tu me joûc davantage, m'entend tu ?

TRIVELIN.

Vous êtes clair.

LELIO.

Né m'irrite point, j'ai dans cette affaire-ci un intérêt de la dernière conséquence, il y va de ma fortune, & tu parleras ou je te tuë.

TRIVELIN.

Vous me tuërés si je ne parle ! hélas Monsieur, si les babillards ne mouroient point, je serois éternel, ou personne ne le seroit.

LELIO.

Parles donc.

TRIVELIN.

Donnés-moi un sujet, quelque petit qu'il soit, je m'en contente, & j'entre en matière.

LELIO, *tirant son épée.*

Ah tu ne veux pas, voici qui te rendra

SUIVANTE.

105

plus docile.

TRIVELIN, *faisant l'effrayé.*

Fy donc , sçavés-vous bien que vous me feriez peur sans votre phisionomie d'honnête homme ?

LELIO, *le regardant.*

Coquin que tu es.

LELIO.

C'est mon habit qui est un coquin , pour moi je suis un brave homme , mais avec cet Equipage là , on a de la probité en pure perte , cela ne fait ni honneur ni profit.

LELIO, *remettant son Epée.*

Va , je tâcherai de me passer de l'aveu que je te demandois , mais je te retrouverai , & tu me répondras de ce qui m'arrivera de fâcheux.

TRIVELIN.

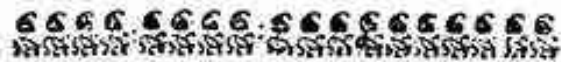
En quelqu'endroit que nous nous rencontrions , Monsieur , je sçais ôter mon chapeau de bonne grace , je vous en garantis la preuve , & vous serez content de moi.

LELIO, *en colère.*

Retire-toi.

TRIVELIN, *s'en allant.*

Il y a une heure que je vous l'ai proposé.



SCENE III.

LELIO, LE CHEVALIER.

LELIO, *rêveur.*

LE CHEVALIER.

EH bien mon ami , la Comtesse écrit actuellement des Lettres pour Paris, elle descendra bien-tôt & veut se promener avec moi, m'a r'elle dit ; sur cela je viens t'avertir de ne nous pas interrompre quand nous serons ensemble, & d'aller boudier d'un autre côté comme il appartient à un jaloux : dans cette conversation ci, je vais mettre la dernière main à notre grand œuvre , & achever de la résoudre , mais je voudrois que toutes tes esperances fussent remplies , & j'ai songé à une chose ; le dédit que tu as d'elle est-il bon ? il y a des dédits mal conçûs & qui ne servent de rien ; montre-moi le tien , je m'y connois, en cas qu'il y manquât quelque chose, on pourroit prendre des mesures.

SUIVANTE. 107

LELIO, *à part.*

Tâchons de le démasquer si mes soupçons sont justes.

LE CHEVALIER.

Répond-moi donc, à qui en as-tu?

LELIO.

Je n'ai point le dédit sur moi, mais parlons d'autre chose.

LE CHEVALIER.

Qu'y a-t'il de nouveau, songes-tu encore à me faire épouser quelqu'autre femme avec la Comtesse?

LELIO.

Non je pense à quelque chose de plus sérieux, je veux me couper la gorge.

LE CHEVALIER.

Diantre quand tu te mêle du sérieux, tu le traite à fond; & que ra fait ra gorge pour la couper?

LELIO.

Point de plaisanterie.

LE CHEVALIER.

À part. Arlequin auroit-il parlé. *À Lelio,* si ta résolution tiens, tu me fera ton légataire peut-être.

LELIO.

Vous ferés de la partie dont je parle.

LE CHEVALIER.

Moi, je n'ai rien à reprocher à ma gorge,

& sans vanité, j'esuis content d'elle.

LE L I O.

Et moi je ne suis point content de vous,
& c'est avec vous que je veux m'égorger.

LE CHEVALIER.

Avec moi !

LE L I O.

Vous-même.

LE CHEVALIER, *rient & le poussant
de la main.*

Ah, ah, ah, ah. Va te mettre au lit
& te faire saigner, tu es malade.

LE L I O.

Suivés-moi.

LE CHEVALIER, *lui tâtant le poux.*

Voilà un poux qui dénote un transport
au cerveau ; il faut que tu aye reçu un
coup de soleil.

LE L I O.

Point tant de raisons, suivés-moi vous
dis-je ?

LE CHEVALIER.

Encore un coup, va te coucher, mon
ami.

LE L I O.

Je vous regarde comme un lâche si vous
ne marchés.

LE CHEVALIER, *avec pitié.*

Pauvre homme ! après ce que tu me dis.

SUIVANTE. 109

là, tu est du moins heureux de n'avoir plus le bon sens.

LELIO.

Oùï, vous êtes aussi poltron qu'une femme.

LE CHEVALIER.

A part, tenons ferme. A Lelio. Lelio, je vous crois malade tamps pour vous si vous ne l'estes pas.

LELIO, avec dédain.

Je vous dis que vous manqués de cœur, & qu'une quenouille siéroit mieux à votre côté qu'une Epée.

LE CHEVALIER.

Avec une quenouille, mes pareils vous battoient encore.

LELIO.

Oùï dans une ruelle.

LE CHEVALIER.

Par tout, mais ma tête s'échauffe, vérifions un peu votre état. Regardés-moi entre deux yeux. Je crains encore que ce ne soit un accès de fièvre : voyons. LELIO *le regarde*, oùï, vous avés quelque chose de fou dans le regard, & j'ai pû m'y tromper : allons, allons ; mais que je sçache du moins en vertu de quoi je vais vous rendre sage.

Nous passons dans ce petit bois , je vous le dirai là.

LE CHEVALIER.

Hâtons nous donc. *à part.* S'il me voit résoluë , il sera peut-être poltron. *Ils marchent tous deux , quand ils sont prêts de sortir du Théâtre* LELIO se retourne , regarde LE CHEVALIER, & dit.

Vous me suivés donc ?

LE CHEVALIER.

Qu'appellés-vous je vous suis , qu'est-ce que cette reflexion là ? Est-ce qu'il vous plairoit à present de prendre le transport au cerveau pour excuse. Oh , il n'est plus temps , raisonnable ou fou , malade ou sain , marchés , jeveux filer ma quenouïlle , je vous arracherois morbleu d'entre les mains des Medecins , voyés - vous , poursuivons.

LELIO , le regarde avec attention.
C'est donc tout de bon ?

LE CHEVALIER.

Ne nous amusons point , vous dis je , vous devriés être expédié.

LELIO , revenant au Théâtre.

Doucement , mon ami , expliquons-nous à present.

SUIVANTE. 117

LE CHEVALIER, *lui serrant la main.*

Je vous regarde comme un ladsre si vous hésités davantage.

LE LIO, *à part.*

Je me suis ma foi trompé, c'est un Cavalier, & des plus résolus.

LE CHEVALIER, *muett.*

Vous êtes plus poltron qu'une femme.

LE LIO.

Parbleu Chevalier, je t'en ai crû une, voilà la verité. De quoi t'avises-tu; aussi d'avoir un visage à toilette, il n'y a point de femme à qui ce visage là n'allât comme un charme; tu est masqué en coquette.

LE CHEVALIER.

Masque vous-même; vite au bois.

LE LIO.

Non, je ne voulois faire qu'une épreuve: tu as chargé Trivelin de donner de l'argent à Arlequin, je ne sçais pourquoi.

LE CHEVALIER, *serieusement.*

Parce qu'étant seul il m'avoit entendu dire quelque chose de notre projet qu'il pouvoit rapporter à la Comtesse; voilà pourquoi, Monsieur.

LE LIO.

Je ne devinois pas: Arlequin ma tenu aussi des discours qui signifioient que tu

112 LA FAUSSE
étois fille , ta beauté me l'a fait d'abord
soupçonner , mais je me rend , tu est beau ,
& encore plus brave , embrassons nous &
reprenons notre intrigue.

LE CHEVALIER.
Quand un homme comme moi est en
train , il a de la peine à s'arrêter.

LE LIO.
Tu as encore cela de commun avec la
femme.

LE CHEVALIER.
Quoiqu'il en soit , je ne suis curieux de
tuer personne , je vous passe votre méprise ,
mais elle vaut bien une excuse.

LE LIO.
Je suis ton serviteur , Chevalier , & je te
prie d'oublier mon incartade.

LE CHEVALIER.
Je l'oublie , & suis ravi que notre recon-
ciliation m'épargne une affaire épineuse ,
& sans doute un homicide ; notre duel
étoit positif , & si j'en fais jamais un , il
n'aura rien à démêler avec les Ordonnan-
ces.

LE LIO.
Ce ne sera pas avec moi , je t'en assure.

LE CHEVALIER.
Non , je te le promets.

LE LIO.

SUIVANTE. 113
LELIO, *lui donnant la main.*
Touches-là, je t'en garantis autant.
Arlequin arrive & se trouve là.

~~~~~

#### SCÈNE IV.

LE CHEVALIER, LELIO,  
ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

JE vous demande pardon si je vous suis  
importun, Monsieur le Chevalier,  
mais ce larron de Trivelin ne veut pas me  
rendre l'argent que vous lui avés donné  
pour moi, j'ai pourtant été bien discret,  
vous m'avés ordonné de ne pas dire que  
vous étiez fille, demandés à Monsieur Le-  
lio si je lui en ai dit un mot, il n'en sçait  
rien, & je ne lui apprendrai jamais.

LE CHEVALIER, *é:onné.*

Peste soit du faquin, je n'y sçaurois plus  
tenir.

ARLEQUIN, *tristement.*

Comment faquin, c'est donc comme  
cela que vous m'aimés ? à Lelio, tenez  
Monsieur, écoutez mes raisons, je suis

K

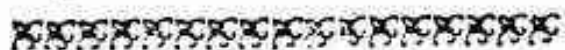
venu tantôt que Trivelin lui disoit que tu est charmante ma poule, baise-moi ; non : donnes-moi donc de l'argent , ensuite il a avancé la main pour prendre cet argent ; mais la mienne étoit là , & il est tombé dedans. Quand le Chevalier a vû que j'étois là, monfils, ma-t'il dit , n'apprens pas au monde que je suis une fillette : non ma-mour , mais donnés-moi votre cœur : prens , a-t'elle repris ; ensuite elle a dit à Trivelin de me donner de l'or, nous avons été boire ensemble , le cabaret en est ré-moin , & je reviens exprès pour avôir l'or & le cœur , & voilà qu'on m'appelle un faquin , *Le Chevalier rêve.*

LELIO.

Va-t'en , laisses-nous , & ne dis mot à personne.

ARLEQUIN, *forr.*

Ayez donc soin de mon bien. He, he, he.



## SCENE V.

LE CHEVALIER, LELIO.

LELIO.

**E**H bien , Monsieur le Duelliste , qui se battra sans blesser les Ordonnances, je

SUIVANTE. 115

vous crois , mais qu'avés-vous à répondre ?

LE CHEVALIER.

Rien , il ne ment pas d'un mot.

LELIO.

Vous voilà bien déconcertée , ma mie.

LE CHEVALIER.

Moi déconcertée ! pas un petit brin ;  
graces au Ciel ! je suis une femme , & je  
soutiendrai mon caractère.

LELIO.

Ah , ha , il s'agit de sçavoir à qui vous  
en voulés ici.

LE CHEVALIER.

Avoués que j'ai du guignon , j'avois  
bien conduit tout cela , rendés-moi justice ,  
je vous ai fait peur avec mon minois de  
coquette , c'est le plus plaisant.

LELIO.

Venons au fait , j'ai eu l'imprudence de  
vous ouvrir mon cœur.

LE CHEVALIER.

Qu'importe , je n'ai rien vû dedans qui  
me fasse envie.

LELIO.

Vous sçavés mes projets.

LE CHEVALIER.

Qui n'avoient pas besoin d'un confident  
comme moi , n'est-il pas vrai ?

X ij

Je l'avoue.

LE CHEVALIER.

Ils sont pourtant beaux, j'aime surtout cet hermitage & cette laideur immanquable, dont vous gratifierez votre épouse quinze jours après votre mariage; il n'y a rien de tel.

LELIO.

Votre mémoire est fidelle, mais passons. Qui estes-vous?

LE CHEVALIER.

Je suis fille, assez jolie comme vous voyés, & dont les agrémens seront de quelque durée, si je trouve un mary qui me sauve le desert & le terme des quinze jours: voilà ce que je suis, & par-dessus le marché, presque aussi méchante que vous.

LELIO.

Oh! pour celui là, je vous le cede.

LE CHEVALIER.

Vous avés tort, vous méconnoissés vos forces.

LELIO.

Qu'estes-vous venu faire ici?

LE CHEVALIER.

Tirer votre portrait, afin de le porter à certaine Dame qui l'attend pour sçavoir

SUIVANTE. 117  
te qu'elle fera de l'original.

LELIO.

Belle mission !

LE CHEVALIER.

Pas trop laide : Par cette mission là ; c'est une tendre brebis qui échape au loup, & douze mille livres de rente de sauvés, qui prendront parti ailleurs ; petites bagatelles qui valaient bien la peine d'un déguisement.

LELIO, *intrigué.*

Qu'est-ce que c'est que tout cela signifie ?

LE CHEVALIER.

Je m'explique. La brebis c'est ma Maîtresse, les douze mille livres de rente, c'est son bien qui produit ce calcul si raisonnable de tantôt, & le loup qui eût dévoré tout cela, c'est vous, Monsieur.

LELIO.

Ah je suis perdu !

LE CHEVALIER.

Non, vous manqués votre proie, voilà tout : il est vrai qu'elle étoit assez bonne, mais aussi, pourquoi êtes-vous loup, ce n'est pas ma faute ; on a sçu que vous estiez à Paris incognito, on s'est défié de votre conduite, là-dessus on vus suit, on sçait que vous êtes au bal, j'ai de l'esprit & de la malice, on m'y envoie, on

m'équipe comme vous me voyés pour me mettre à portée de vous connoître, j'arrive, je fais ma charge, je deviens votre ami, je vous connois, je trouve que vous ne valés rien, j'en rendrai compte, il n'y a pas un mot à redire.

LELIO.

Vous êtes donc la femme de chambre de la Demoiselle en question ?

LE CHEVALIER.

Et votre très-humble servante.

LELIO.

Il faut avoüer que je suis bien malheureux.

LE CHEVALIER.

Et moi bien adroite : mais dites moi, vous repentés-vous du mal que vous voulés faire, ou de celui que vous n'avez pas fait.

LELIO.

Laissons cela ; pourquoi votre malice m'a-t'elle encore ôté le cœur de la Comtesse ? Pourquoi consentir à jouer auprès d'elle le personnage que vous y faites ?

LE CHEVALIER.

Pour d'excellentes raisons. Vous cherchiés à gagner dix mille Ecus avec elle, n'est-ce pas ? pour cet effet vous réclamés mon industrie, & quand j'aurois con-



duit l'affaire près de la fin, avant de terminer je comptois de vous rençonner un peu & d'avoir ma part au pillage, ou bien de tirer finement le dédit d'entre vos mains, sous prétexte de le voir pour vous le revendre une centaine de pistolles payées comptant ou en billets payables au porteur, sans quoi j'aurois menacé de vous perdre auprès des douze mille livres de rente, & de réduire votre calcul à zero. Oh mon projet étoit fort bien entendu : moi payée, crac, je décampois avec mon petit gain, & le portrait qui m'auroit encore valu quelque petit revenant-bon auprès de ma Maîtresse, tout cela joint à mes petites économie tant sur mon voyage que sur mes gages, je devenois avec mes agrémens un petit parti d'assés bonne défaire, sauf le loup. J'ai manqué mon coup, j'en suis bien fâché, cependant vous me faites pitié, vous.

LE LIO.

Ah si tu voulois.

LE CHEVALIER.

Vous vient-il quelque idée ? cherchez.

LE LIO.

Tu gagnerois encore plus que tu n'espérois.

LE CHEVALIER.

Tenés, je ne ferai point l'hypocrite ici, je ne suis pas non plus que vous à un tour

de fourberie près, je vous ouvre aussi mon cœur, je ne crains pas de scandaliser le votre, & nous ne nous soucierons pas de nous estimer; ce n'est pas la peine entre gens de notre caractère: pour conclusion, faites ma fortune, & je dirai que vous êtes un honnête homme; mais convenons de prix pour l'honneur que je vous fournirai, il vous en faut beaucoup.

LELIO.

Eh demande-moi ce qu'il te plaira, je te l'accorde.

LE CHEVALIER.

Motus au moins, gardés-moi un secret éternel. Je veux deux mille Ecus, je n'en rebatirois pas un sou, moyennant quoi, je vous laisse ma Maîtresse, & j'acheve avec la Comtesse: si nous nous accommodons, dès ce soir j'écris une lettre à Paris que vous dicterez vous-même, vous vous y ferez tout aussi beau qu'il vous plaira, je vous mettrai à même; quand le mariage sera fait, devenés ce que vous pourrez, je serai nantie & vous aussi, les autres prendrons patience.

LELIO.

Je te donne les deux mille Ecus avec mon amitié.

LE

SUIVANTE.

121

LE CHEVALIER.

Oh ! pour cette nippe-là, je vous la tro-  
querai contre cinquante pistolles, si vous  
voulés.

LELIO.

Contre cent ma chere fille.

LE CHEVALIER

C'est encore mieux, j'avoüe même  
qu'elle ne les vaur pas.

LELIO.

Allons, ce soir nous écrirons.

LE CHEVALIER.

Oüi, mais mon argent, quand me le don-  
nerés-vous ?

LELIO, *tire une bague.*

Voici une bague pour les cent pistolles  
du troc d'abord.

LE CHEVALIER.

Bon, venons aux deux mille Ecus.

LELIO.

Je te ferai mon billet tantôt.

LE CHEVALIER.

Oüi tantôt, Madame la Comtesse va  
venir, & je ne veux point finir avec elle  
que je n'aye routes mes sûretés : mettés-  
moi le dédit en main, je vous le rendrai  
tantôt pour votre billet.

LELIO, *le tirant.*

Tiens, le voilà.

L

LA FAUSSE  
LE CHEVALIER.

Ne me trahissés jamais.

LELIO.

Tu est folle.

LE CHEVALIER.

Voici la Comtesse, quand j'aurai été quel-  
que temps avec elle, revenés en colere la  
presser de décider hautement entre vous &  
moi, & allés-vous en de peur qu'elle ne  
nous voye ensemble.



SCENE VI.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

J'Allois vous trouver, Comtesse.

LA COMTESSE.

Vous m'avez inquiétée, Chevalier, j'ai  
vû de loin Lelio vous parler; c'est un hom-  
me emporté, n'ayés point d'affaire avec  
lui, je vous prie.

LE CHEVALIER.

Ma foi, c'est un original. scavez-vous  
qu'il se vante de vous obliger à me don-  
ner mon congé?

SUIVANTE. 125

LA COMTESSE.

Lui ! s'il se vantoit d'avoir le sien , cela seroit plus raisonnable.

LE CHEVALIER.

Je lui ai promis qu'il l'auroit, & vous dégagerés ma parole ; il est encore de bonne heure ; il peut gagner Paris , & y arriver au Soleil couchant : expédions - le , ma chere ame.

LA COMTESSE.

Vous n'êtes qu'un étourdy, Chevalier , vous n'avez pas de raison.

LE CHEVALIER.

De la raison ! que voulés vous que j'en fasse avec de l'amour ? il va trop son train pour elle. Est ce qu'il vous en reste encore de la raison , Comtesse ? Me fériés-vous ce chagrin là ? vous ne m'aimeriés gueres.

LA COMTESSE.

Vous voilà dans vos petites folies , vous sçavés qu'elles sont aimables , & c'est ce qui vous rassure ; il est vrai que vous m'amusés. Quelle difference de vous à Lelio , dans le fond !

LE CHEVALIER.

Oh vous ne voyés rien ; mais revenons à Lelio. Je vous disois de le renvoyer aujourd'hui , l'amour vous y condamne , il

L ij

124 LA FAUSSE  
parle, il faut obéir.

LA COMTESSE.  
Eh bien je me révolte. Qu'en arrivera-t'il ?

LE CHEVALIER.  
Non, vous n'oseriez.

LA COMTESSE.  
Je n'oserois ? mais voyés avec quelle hardiesse il me dit cela.

LE CHEVALIER.  
Non, vous dis-je, je suis sûr de mon fait, car vous m'aimés, votre cœur est à moi ; j'en ferai ce que je voudrai, comme vous ferés du mien ce qu'il vous plaira : c'est la règle, & vous l'observerés, c'est moi qui vous le dit.

LA COMTESSE.  
Il faut avoüer que voilà un fripon bien sûr de ce qu'il vaut : je l'aime, mon cœur est à lui, il nous dis cela avec une aisance admirable ; on ne peut pas être plus persuadé qu'il est.

LE CHEVALIER.  
Je n'ai pas le moindre petit doute, c'est une confiance que vous m'avez donnée, & j'en use sans façon comme vous voyés, & je conclus toujours que Lelio partira.

LA COMTESSE,  
Et vous n'y songés pas ; dire à un hom-

SUIVANTE.

125

me qu'il s'en aille.

LE CHEVALIER.

Me refuser son congé , à moi qui le demande , comme s'il ne m'étoit pas dû ?

LA COMTESSE.

Badin.

LE CHEVALIER.

Tiede amante.

LA COMTESSE.

Petit Tyran.

LE CHEVALIER.

Cœur revolté , vous rendrés-vous ?

LA COMTESSE.

Je ne scaurois , mon cher Chevalier , j'ai quelques raisons pour en agir plus honnêtement avec lui.

LE CHEVALIER.

Des raisons , Madame , des raisons ! & qu'est-ce que c'est que cela ?

LA COMTESSE.

Ne vous alarmés point , c'est que je lui ai prêté de l'argent.

LE CHEVALIER.

Eh bien , vous en auroit-il fait une reconnaissance qu'on n'ose produire en justice !

LA COMTESSE.

Point du tout , j'en ai son Billet.

LE CHEVALIER.

Joignés-y un Sergent , vous voilà payée.

L ij

Il est vrai, mais.....

LE CHEVALIER.

Hay, hay, voilà un mais qui a l'air  
honteux.

LA COMTESSE.

Que voulés vous donc que je vous dise,  
pour m'assurer de cet argent-là, j'ai con-  
senti que nous fissions lui & moi un dédit  
de la somme.

LE CHEVALIER.

Un dédit, Madame, ha c'est un vrai  
transport d'amour que ce dédit-là, c'est  
une faveur; il me penette, il me trouble,  
je ne suis pas le maître.

LA COMTESSE.

Ce misérable dédit, pourquoi faut-il que  
je l'aie fait; voilà ce que c'est que ma fa-  
cilité pour un homme haïssable, que j'ai  
toujours deviné que je haïissois; j'ai tou-  
jours eu certaine antipatie pour lui, &  
je n'ai jamais eu l'esprit d'y prendre garde.

LE CHEVALIER.

Ah Madame, il s'est bien accommodé  
de cette antipatie-là, il en a fait un amour  
bien tendre! tenés Madame, il me semble  
que je le vois à vos genoux, que vous l'é-  
coutés avec un plaisir, qu'il vous jure de  
vous adorer toujours, que vous le payez



SUIVANTE. 127

au même serment , que sa bouche cherche la votre , & que la votre se laisse trouver : car voilà ce qui arrive ; enfin je vous vois soupirer , je vois vos yeux s'arrêter sur lui , tantôt vifs , tantôt languissans ; toujours pénétrés d'amour , & d'un amour qui croît toujours , & moi je me meurs ; ces objets là me tuënt : comment ferai-je pour les perdre de vûë : cruel dédit te verrai-je toujours , qu'il va me couler de chagrins , & qu'il me fait dire de folies :

LA COMTESSE.

Courage , Monsieur , rendez vous tous deux la victime de vos chimères , que je suis malheureuse d'avoir parlé de ce maudit dédit ! Pourquoi faut-il que je vous aye crû raisonnable ? Pourquoi vous ai-je vû ? Est-ce que je mérite tout ce que vous me dites ? pouvés vous vous plaindre de moi , ne vous aimai-je pas assés ? Lelio doit-il vous chagriner , l'ai je aimé , autant que je vous aime , où est l'homme plus cheri que vous l'estes , plus sûr , plus digne de l'estre toujours ? & rien ne vous persuade , & vous vous chagrines , vous n'entendés rien , vous me désolés , que voulés-vous que nous devenions ? comment vivre avec cela ? dites-moi donc ?

Liii

## LE CHEVALIER.

Le succès de mes impertinences me surprend , c'en est fait Comtesse , votre douleur me rend mon repos & ma joye ; combien de choses tendres ne venés-vous pas de me dire ? cela est inconcevable , je suis charmé : reprenons notre humeur gaye ; allons, oublions tout ce qui s'est passé.

## LA COMTESSE.

Mais pourquoi est ce que je vous aime tant, qu'avez vous fait pour cela ?

## LE CHEVALIER.

Hélas ! moins que rien , tout vient de votre bonté.

## LA COMTESSE.

C'est que vous êtes plus aimable qu'un autre apparemment.

## LE CHEVALIER.

Pour tout ce qui n'est pas comme vous ; je le ferois peut-être assés , mais je ne suis rien pour ce qui vous ressemble ; non , je ne pourrai jamais payer votre amour , en vérité , je n'en suis pas digne.

## LA COMTESSE.

Comment donc faut il être fait pour le mériter ?

## LE CHEVALIER.

Oh voilà ce que je ne vous dirai pas.

SUIVANTE.

129

LA COMTESSE.

Aimés-moi toujours, & je suis contente.

LE CHEVALIER.

Pourrés-vous soutenir un goût si sobre?

LA COMTESSE.

Ne m'affligés plus, & tout ira bien.

LE CHEVALIER.

Je vous le promets, mais que Lelio s'en aille.

LA COMTESSE.

J'aurois souhaité qu'il prit son parti de lui-même à cause du dédit, ce seroit dix mille Ecus que je vous sauverois, Chevalier; car enfin c'est votre bien que je ménage.

LE CHEVALIER.

Périssent tous les biens du monde, & qu'il parte, rompés avec lui la premiere, voilà mon bien.

LA COMTESSE.

Faites-y reflexion.

LE CHEVALIER.

Vous hésités encore, vous avés peine à me le sacrifier, est-ce là comme on aime? Oh qu'il vous manque encore de choses pour ne laisser rien à souhaiter à un homme comme moi.

LA COMTESSE.

Eh bien, il ne me manquera plus rien,

consolés vous.

LE CHEVALIER.

Il vous manquera toujours pour moi.

LA COMTESSE.

Non, je me rend, je renverrai Lelio, & vous dicterez son congé.

LE CHEVALIER.

Lui dirés-vous qu'il se retire sans cérémonie?

LA COMTESSE.

Où.

LE CHEVALIER.

Non ma chère Comtesse, vous ne le renverrés pas, il me suffit que vous y consentés, votre amour est à toute épreuve, & je dispense votre politesse d'aller plus loin, c'en seroit trop, c'est à moi à avoir soin de vous quand vous vous oubliez pour moi.

LA COMTESSE.

Je vous aime, cela veut tout dire.

LE CHEVALIER.

M'aimer, cela n'est pas assez, Comtesse, distinguez-moi un peu de Lelio à qui vous l'avez dit peut-être aussi.

LA COMTESSE.

Que voulés-vous donc que je vous dise?

SUIVANTE. 131

LE CHEVALIER.

Un je vous adore, aussi-bien il vous échapera demain, avancés le moi d'un jour, contentés ma petite fantaisie, dites.

LA COMTESSE.

Je veux mourir s'il ne me donne envie de le dire. Vous devriez être honteux d'exiger cela au moins.

LE CHEVALIER.

Quand vous me l'aurez dit, je vous en demanderai pardon.

LA COMTESSE.

Je croi qu'il me persuadera.

LE CHEVALIER.

Allons mon cher amour, regalés ma tendresse de ce petit trait là, vous ne risqués rien avec moi, laissés sortir ce mot là de voire belle bouche ; voulés vous que je lui donne un baiser pour l'encourager.

LA COMTESSE.

Ah ça, laissés-moi, ne serés-vous jamais content, je ne vous plaindrai rien quand-~~il~~ en sera temps.

LE CHEVALIER.

Vous êtes attendrie, profités de l'instant, jene veux qu'un mot ; voulés-vous que je vous aide, dites comme moi, Chevalier, je vous adore.

LA FAUSSE  
LA COMTESSE.

Chevalier, je vous adore. Il me fait faire tout ce qu'il veut.

LE CHEVALIER, *à part.*

Mon sexe n'est pas mal foible ! *haut.* Ah que j'ai de plaisir, mon cher amour, encore une fois.

LA COMTESSE.

Soit, mais ne me demandes plus rien après.

LE CHEVALIER.

Hé que craignés-vous que je vous demande ?

LA COMTESSE.

Que sçai-je moi, vous ne finissés point, taisés-vous.

LE CHEVALIER.

J'obéis, je suis de bonne composition, & j'ai pour vous un respect que je ne sçauois violer.

LA COMTESSE.

Je vous épouse, en est-ce assés ?

LE CHEVALIER.

Bien plus qu'il ne me faut, si vous me rendés justice.

LA COMTESSE.

Je suis prête à vous jurer une fidélité éternelle, & je pers les dix mille Ecus de ton cœur.

SUIVANTE. 133  
LE CHEVALIER.

Non , vous ne les perdrez point , si vous faites ce que je vais vous dire. Lelio viendra certainement vous presser d'oprer entre lui & moi , ne manqués pas de lui dire que vous consentés à l'épouser , je veux que vous le connoissies à fond , laissés moi vous conduire , & sauvons le dédit , vous verrés ce que c'est que cet homme là ; le voici , je n'ai pas le temps de m'expliquer davantage.

LA COMTESSE.

J'en agirai comme vous le souhaitez.



## SCENE VII.

LELIO, LA COMTESSE,  
LE CHEVALIER.

LELIO.

Permettés, Madame , que j'interrompe pour un moment votre entretien avec Monsieur , je ne viens point me plaindre , & je n'ai qu'un mot à vous dire ; j'aurois cependant un assés beau sujet de parler ,

& l'indifférence avec laquelle vous vivés avec moi, depuis que Monsieur qui ne me vaut pas..

LE CHEVALIER.

Il a raison.

LELIO.

Finissons, mes reproches sont raisonnables, mais je vous déplaît; je me suis promis de me taire, & je me tais quoi qu'il m'en coure. Que ne pourrois-je pas vous dire, pourquoi me trouvés-vous haïssable, pourquoi me fuyés-vous, que vous ai-je fait ? je suis au désespoir.

LE CHEVALIER.

Ah, ah, ah, ah, ah.

LELIO.

Vous riez, Monsieur le Chevalier, mais vous prenés mal votre temps, & je prendrai le mien pour vous répondre.

LE CHEVALIER.

Ne te fâche point Lelio, tu n'avois qu'un mot à dire, qu'un petit mot, & en voilà plus de cent de bon compte, & rien ne s'avance, cela me rejouit.

LA COMTESSE.

Remettés-vous, Lelio, & dites-moi tranquillement ce que vous voulés?

LELIO.

Vous prier de m'apprendre qui de nous



SUIVANTE.

135

deux il vous plaît de conserver, de Monsieur ou de moi, prononcés, Madame, mon cœur ne peut plus souffrir d'incertitude.

LA COMTESSE.

Vous êtes vif Lelio, mais la cause de votre vivacité est pardonnable, & je vous veux plus de bien que vous ne pensés. Chevalier nous avons jusqu'ci plaisanté ensemble, il est temps que cela finisse, vous m'avez parlé de votre amour, je serois fâchée qu'il fût sérieux, je dois m'arrêter à Lelio, & je suis prête à recevoir la sienne. Vous plaindrez vous encore ?

L E L I O.

Non Madame, vos reflexions sont à mon avantage, & si j'osois

LA COMTESSE.

Je vous dispense de me remercier, Lelio, je suis sûre de la joye que je vous donne. *A part.* Sa contenance est plaisante.

UN VALET.

Voilà une Lettre qu'on vient d'apporter de la poste, Madame.

LA COMTESSE.

Donnés, voulés vous bien que je me retire un moment pour la lire, c'est de mon frere.

LELIO, *au Chevalier.*

Que diantre signifie cela ? elle me prend au mot, que dites-vous de ce qui se passe là ?

LE CHEVALIER.

Ce que j'en dis, rien : je croi que je rêve, & je tâche de me réveiller.

LELIO.

Me voilà en belle posture, avec sa main qu'elle m'offre, que je lui demande avec fracas ; & dont je ne me soucie point. Mais ne me trompés-vous point ?

LE CHEVALIER.

Ah que dites-vous-là ! je vous fers loyalement, ou je ne suis pas soubrette ; ce que nous voyons là, peut venir d'une chose ; pendant que nous nous parlions, elle me soupçonnoit d'avoir quelque inclination à Paris, je me suis contenté de lui répondre galamment la-dessus, elle a tout d'un coup pris son sérieux, vous êtes entré sur le champ, & ce qu'elle en fait n'est sans doute qu'un reste de dépit, qui va se passer ; car elle m'aime.

LELIO.

Me voilà fort embarrassé.

LE CHEVALIER.

Si elle continuë à vous offrir sa main, tout le remède que j'y trouve c'est de lui  
dire

SUIVANTE. 137

dire que vous l'épouserés quoique vous ne l'aimiez plus , tournés -lui cette impertinence-là d'une maniere polie; ajoutés que si elle ne veut pas , le dédit sera son affaire.

L E L I O.

Il y a bien du bizarre dans ce que tu me proposes là.

LE CHEVALIER.

Du bizarre , depuis quand estes -vous si delicat ? est ce que vous reculés pour un mauvais procedé de plus qui vous sauve dix mille Ecus ? je ne vous aime plus Madame , cependant je veux vous épouser ; ne le voulés-vous pas ? payez le dédit , donnés-moi votre main , ou de l'argent , voilà tout.

LA COMTESSE.

Lelio , mon frere ne viendra pas si tôt , ainsi il n'est plus question de l'attendre , & nous finirons quand vous voudrés.

LE CHEVALIER , *bas à Lelio.*

Courage , eucore une impertinence , & puis c'est tout.

L E L I O.

Ma foi Madame, oserois-je vous parler franchement, je ne trouve plus mon cœur dans la situation ordinaire.

M

LA FAUSSE  
LA COMTESSE.

Comment donc, expliqués - vous, ne m'aimez-vous plus.

LELIO.

Je ne dis pas cela tout à fait, mais mes inquiétudes ont un peu rebuté mon cœur.

LA COMTESSE.

Et que signifie donc ce grand étalage de transports que vous venez de me faire ? qu'est devenu votre desespoir, n'étoit-ce qu'une passion de Théâtre ? il sembloit que vous alliez mourir si je n'y avois mis ordre. Expliqués-vous Madame, je n'en puis plus, je souffre.....

LELIO.

Ma foi Madame, c'est que je croyois que je ne risquerois rien, & que vous me refuseriez.

LA COMTESSE.

Vous êtes un excellent Comédien, & le dédit, qu'en ferons-nous Monsieur ?

LELIO.

Nous le tiendrons Madame, j'aurai l'honneur de vous épouser.

LA COMTESSE.

Quoi donc, vous m'épouserés & vous ne m'aimés plus.

LELIO.

Cela n'y fait de rien, Madame, cela ne

SUIVANTE.

139

doit pas vous arrêter.

LA COMTESSE.

Allés je vous méprise, & ne veux point de vous.

LELIO.

Et le dédit Madame, vous voulés donc bien l'aquitter ?

LA COMTESSE.

Qu'entens-je, Lelio, où est la probité ?

LE CHEVALIER.

Monsieur ne pourra gueres vous en dire des nouvelles, je ne crois pas qu'elle soit de sa connoissance, mais il n'est pas juste qu'un misérable dédit vous brouille ensemble ; renés, ne vous gênés plus ni l'un ni l'autre, le voilà rompu. Ha, ha, ha-

LELIO.

Ah fourbe !

LE CHEVALIER.

Ha, ha, ha, consolés-vous Lelio, il vous reste une Demoiselle de douze mille livres de rente, ha, ha, ou vous a écrit qu'elle étoit belle, on vous a trompé ; car la voilà, mon visage est l'original du sien.

LA COMTESSE.

Ah juste ciel !

LE CHEVALIER.

Ma métamorphose n'est pas du goût de

M ij

vos tendres sentimens, ma chere Comtesse ; je vous aurois mené assés loin si j'avois pû vous tenir compagnie : voilà bien de l'amour de perdu, mais en revanche voilà une bonne somme de sauvée, je vous conterai le joli petit tour qu'on vouloit vous jouer.

## LA COMTESSE.

Je n'en connois point de plus triste que celui que vous me joués vous même.

## LE CHEVALIER.

Consolés-vous, vous perdés d'aimables esperances, je ne vous les avois données que pour votre bien. Regardés le chagrin qui vous arrive comme une petite punition de votre inconstance : vous avés quitté Lelio moins par raison que par legereté, & cela merite un peu de correction. A votre égard, Seigneur Lelio, voici votre bague, vous me l'avés donnée de bon cœur, & j'en dispose en faveur de Trivelin & d'Arlequin ; tenez mes enfans, vendés cela & partagés en l'argent.

## TRIVELIN &amp; ARLEQUIN.

Grand merci.

## TRIVELIN.

Voici les Musiciens qui viennent vous donner la fête qu'ils ont promise.

SUIVANTE.  
LE CHEVALIER.

141

Voyez là puisque vous êtes ici, vous partirez  
après ; ce sera toujours autant de pris.

DIVERTISSEMENT.

Cet amour dont nos cœurs se laissent enflamer,  
Ce charme si touchant, ce doux plaisir d'aimer,  
Est le plus grand des biens que le Ciel nous dispense,

Livrons-nous donc sans résistance,

A l'objet qui vient nous charmer.

Au milieu des transports, dont il remplit notre ame,

Jurons lui mille fois une éternelle flamme ;

Mais n'inspire-t-il plus ces aimables transports ;

Trahissons aussi-tôt nos sermens sans remords,

Ce n'est plus à l'objet qui cesse de nous plaire,

Que doivent s'adresser les sermens qu'on a faits

C'est à l'Amour qu'on les fit faire,

C'est lui qu'on a juré de ne quitter jamais.

PREMIER COUPLET.

Jurer d'aimer toute la vie,

N'est pas un rigoureux tourment.

Scavez-vous ce qu'il signifie ?

Ce n'est ni Philis ni Silvie,

Que l'on doit aimer constamment,

C'est l'objet qui nous fait envie.

DEUXIEME COUPLET,

Amants, si votre caractère

Tel qu'il est, se montreroit à nous,

Quel parti prendre, & comment faire ?

Le Celibat est bien austere :

Faudroit-il se passer d'Epoux ?

Ils nous est trop necessaire.

TROISIEME COUPLET.

Mesdames vous allés conclure,

Que tous les hommes sont maudits ;

Mais doucement & point d'injure,

142 SUIVANTE.

Quand nous ferons votre peinture,  
Elle est, je vous en avertis,  
Cent fois plus drôle, je vous jure.

FIN.

---

APPROBATION.

J'ai lu par ordre de Monseigneur le Garde  
des Sceaux une Comédie, qui a pour titre  
*la Fausse Suivante ou le Traître Puny*, & j'ai  
crû que l'impression en seroit agréable au pu-  
blic. Fait à Paris ce 6. Août 1724.

DANCHET.

---

PRIVILEGE DU ROT.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de  
Navarre: A Nos amez & Feaux Conseillers, les  
Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des  
Requestes ordinaires de notre Hôtel, Grand Con-  
seil, Prévost de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs  
Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il ap-  
partiendra, SALUT. Notre bien amé HENRY-SIMON  
PIERRE GISSAY, Imprimeur & Libraire à Paris,  
Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres  
de permission pour l'impression d'*Arlequin Punon le  
Dedain affecté, la Fausse Suivante Comédie*, offrant  
pour cet effet de les imprimer ou faire imprimer en  
bon papier & beaux caractères, suivant la feuille  
imprimée & attachée pour modèle sous le Con-  
treseel des Présentes; Nous lui avons permis &



permettons par ces presentes, d'imprimer ou faire  
imprimer ledits Ouvrages ci-dessus spécifiés en un  
ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparé-  
ment, & autant de fois que bon lui semblera, sur  
papier & caracteres conformes à ladite feuille im-  
primée & attachée sous notre Contrescel, & de les  
vendre, faire vendre, & débiter, par tout notre  
Royaume pendant le temps de trois années consé-  
cutives, à compter du jour de la date desdites Pre-  
sentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs-Librai-  
res, & autres personnes de quelque qualité & con-  
dition qu'elles soient, d'en introduire d'impression  
étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; à la  
charge que ces presentes seront enregistrées tout au  
long sur le Registre de la Communauté des Libraires  
& imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date  
d'icelle; que l'impression de ces Livres sera faite  
dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'im-  
pétrant se conformera en tout aux Reglemens de la  
Librairie, & notamment à celui du dixième Avril  
mil sept cens vingt-cinq, & que avant que de les  
exposer en vente, les Manuscrits ou imprimés qui  
auront servi de copie à l'impression desdits Livres,  
seront remis dans le même état ou les Approbations  
y auront été données, es mains de notre très-cher &  
Feal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur  
Chauvelin; & qu'il en sera ensuite remis deux exem-  
plaires de chacun dans notre Bibliothèque publique,  
un dans celle de notre Château du Louvre, & un  
dans celle de notre très-cher & Feal Chevalier  
Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin. Le  
tout à peine de nullité des presentes du contenu,  
desquelles vous mandons & enjoignons de faire  
jouir l'Exposant, ou ses ayans cause pleinement &  
paisiblement sans souffrir qu'il leur soit fait aucun  
trouble ou empêchemens: Voulons qu'à la copie des-

dités Présentées qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, foi soit ajoutée comme à l'Original ; Commançons au premier notre Huissier ou Sergent de faire, pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaire sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires ; Car tel est notre plaisir. Donné à Fontainebleau troisième jour du mois de Septembre, l'an de grace mil sept cens vingt huit, & de notre Regne le quatorzième. Par le Roy en son Conseil,

NOBLET.

Je cede à Monsieur Eriaſſon, mon droit au present Privilege, suivant les conventions faites entre nous.  
A Paris ce 14. Septembre 1728. GISSAY.

*Reſiſtré enſemble la ceſſion ſur le Reſiſtre VII. de la  
Chambre Royale des Imprimeurs & Libraires de  
Paris, N°. 222 Fol. 186 conformément aux anciens  
Reglements, confirmés par celui du 28 Fevrier 1713.  
A Paris le quatorze Septembre mil ſept cens vingt huit.  
J. B. COIGNARD, Syndic.*